

**SAINTE MARTHE**

**I** - Nous lisons dans l'Évangile de saint Luc, ch. x, versets 38 et sv : «Il arriva, comme Jésus et Ses disciples s'en allaient prêchant par les bourgs et les villages, qu'Il entra dans une petite ville. Et une femme appelée Marthe le reçut dans sa maison. Et elle avait une sœur nommée Marie qui, se tenant assise aux pieds du Seigneur, écoutait Sa parole.

«Or, Marthe était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait, et elle vint vers Lui, et Lui dit : Ne voyez-Vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui qu'elle m'aide. Et le Seigneur répondant lui dit : Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez de beaucoup de choses. Or, une seule est nécessaire : Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée».

**II** - A tous les points de vue, cet Évangile est d'une beauté qui ravit également l'imagination, l'esprit et le cœur. A l'inimitable simplicité de la parole, se joint la sublimité du fait. Par un contraste divinement poétique, ou plutôt par un rapprochement d'ineffable amour, on y voit l'Éternel, le Tout-Puissant, le Créateur des mondes, conversant familièrement avec Sa petite créature, lui demandant l'hospitalité et la récompensant par des enseignements au-dessus de toute sagesse humaine. Mais cette admirable page de l'Évangile demande, pour être bien comprise, quelques commentaires.

**III** - Il est dit que Notre-Seigneur voyageait avec Ses apôtres, c'était l'usage ordinaire des chefs d'école de parcourir le pays, accompagnés de leurs disciples. Il entra dans une petite ville : cette petite ville était Béthanie. Notre-Seigneur y passait souvent, lorsqu'il se rendait à Jérusalem. C'est de là qu'Il partit pour faire Son entrée triomphante dans la cité déicide, là qu'Il prit dans la maison de Simon le Lépreux le repas célèbre par l'action de sainte Madeleine.

Marthe était la sœur aînée de Madeleine et de Lazare. Elle avait l'intendance de la maison, dont elle faisait les honneurs avec une cordialité et une distinction en rapport avec sa fortune et sa naissance. Le repas dont il s'agit dans notre Évangile fut donné à Béthanie, vers la fin du mois de septembre, à l'époque de la fête des Tabernacles. Ces explications faites, venons à la biographie de sainte Marthe.

**IV** - C'est à Béthanie que naquit, un an ou deux après Notre-Seigneur, la vénérable hôtesse du Fils de Dieu, la très sainte Marthe. Sa mère, nommée Eucharie, tirait son origine de la race royale d'Israël. Théophile, son père, Syrien de nation, était de noble race et très haut placé dans l'administration des affaires publiques. Son autorité s'étendait sur une grande partie du littoral de la Palestine. Ayant entendu prêcher Notre-Seigneur, il devint un de Ses fidèles disciples. Il paraît qu'il mourut peu de temps après sa conversion ainsi que sa femme, attendu que l'Évangile ne parle ni de l'un ni de l'autre.

**V** - La bienheureuse Marthe avait une sœur d'une admirable beauté, nommée Marie, et un frère d'un naturel excellent, du nom de Lazare. Cette famille était fort riche. Outre un bon nombre de maisons à Jérusalem, elle possédait de grandes propriétés à Béthanie en Judée, à Magdalum dans la Galilée, sur les bords du lac de Génésareth, et une autre à Béthanie de Galilée, au delà du Jourdain, dans les lieux où Jean-Baptiste baptisait, environ à quatre lieues de la mer morte. Lazare demeurait avec ses sœurs.

**VI** - Remarquons en passant une belle harmonie de la Providence. Saint Jean-Baptiste avait choisi pour baptiser cet endroit du Jourdain, parce que c'était au même lieu que les Hébreux, pour entrer dans la terre promise, avaient franchi le fleuve. Ce passage miraculeux était une image du baptême, qui introduit le chrétien dans la véritable terre promise, le ciel.

En mémoire de leur passage, les enfants d'Israël, avaient déposé douze grandes pierres dans le lit du fleuve, une pour chaque tribu. Saint Jean-Baptiste y fait allusion lorsqu'il dit à ses auditeurs que Dieu peut des pierres mêmes faire des enfants d'Abraham ? Ainsi, dans les paroles et les paraboles évangéliques, tout se rattache à des faits connus, qui les font retenir et qui les expliquent. L'endroit dont il s'agit s'appelait encore du temps de saint Jean-Baptiste *Betharaba*, qui veut dire *lieu du passage*.

**VII** - Dans ses courses évangéliques au travers de la Galilée, le Sauveur passait souvent à Magdalum et recevait l'hospitalité chez Marthe et Marie. Avec un cœur généreux, les deux sœurs Le servaient de leur mieux et Lui donnaient de leurs biens tout ce qui était nécessaire à Lui et à Ses disciples. Si, parfois, le soin de leur maison les retenait chez elles, pendant que Notre-Seigneur annonçait au loin la bonne nouvelle, jamais elles ne manquaient de Lui envoyer par leurs serviteurs ce qu'elles savaient Lui être utile.

Ainsi, donner l'hospitalité au Fils de Dieu conversant parmi les hommes et pourvoir à tous Ses besoins, était leur suprême bonheur. Plus enviable que tout autre, ce bonheur nous pouvons en jouir lorsque nous exerçons la charité envers les pauvres ; car le divin Maître a dit : «Tout ce que vous ferez au moindre de ces petits qui sont Mes frères, c'est à Moi-même que vous le faites».

**VIII** - Quand il voyageait dans la Galilée, la maison de Marthe et de Marie, Magdalum, était l'hôtellerie où le divin Rédempteur daignait descendre. En Judée, c'était à Béthanie, qu'Il retrouvait Ses saintes et généreuses hôtesSES. Là, ainsi qu'il a été dit, eut lieu le repas dont parle saint Luc. Comme le Sauveur voyageait toujours avec les apôtres et souvent avec les disciples, les convives étaient nombreux. Dès lors on comprend la sollicitude de Marthe et le mouvement qu'elle devait se donner, afin que rien ne manquât à la réception.

**IX** - Pleine de confiance en sa sœur, Marie ne s'occupait que d'une chose, c'était de tenir compagnie au Sauveur et se nourrir de Sa divine parole. Pour L'écouter elle s'asseyait à Ses pieds. On sait que l'usage de s'asseoir par terre sur des tapis ou des coussins est encore général en Orient. Madeleine suivait donc la coutume de son pays. Cette position était de plus un signe d'humilité et de docilité. Ainsi, autrefois, dans l'université de Paris tous les écoliers, et parmi eux il y avait des fils de princes et de rois, étaient assis par terre sur de la paille, achetée par chaque écolier, dans la rue du Fouarre.

**X** - Cependant Marthe, tout entière à la réception du divin Hôte, allait, venait, donnait les ordres, surveillait le service et, avec une sollicitude facile à comprendre, s'occupait des préparatifs du repas. Voyant sa sœur tranquillement assise aux pieds du Sauveur, elle n'y tient pas. Avec une familiarité qu'on ne se lasse pas d'admirer, elle s'approche du Sauveur, et Lui dit : «Maître, ne voyez-Vous pas que ma sœur me laisse seule pour tout faire ? Dites-lui qu'elle m'aide».

Marie ne s'émeut ni ne répond. Elle laisse le soin de sa défense à son cher Maître qui trouve dans l'attention de Marie à écouter sa parole, mille fois plus de délices que dans tous les festins. Avec une bonté qui correspond à la filiale confiance de Marthe, le Fils de Dieu lui répond : «Marthe, Marthe, vous vous préoccupez de beaucoup de choses. Or, une seule est nécessaire».

**XI** - Remarquons que le Sauveur ne dit pas Marthe une seule fois, mais deux fois. C'est ainsi qu'on en use à l'égard de quelqu'un avec qui on est dans des rapports de familiarité ou d'une extrême bienveillance. Marthe, Marthe, comme si le Sauveur disait : Ma bonne Marthe. Et c'est Dieu Lui-même qui parle ainsi à Sa petite créature. O mon Dieu ! Que vous êtes bon !

**XII** - Toutefois, si Marthe était seule pour donner des ordres et en surveiller l'exécution, elle n'était pas seule chargée de la mise en œuvre. Outre ses domestiques, elle avait pour la seconder sa femme de charge ou son intendante. Cette femme ou cette fille de confiance s'appelait Marcelle. Digne de sa maîtresse, Marcelle était une de ces grandes chrétiennes qu'on admire dans les âges héroïques de la foi naissante. Dans une condition ordinaire, elle donna d'éclatants exemples de foi et de courageux dévouement.

**XIII** - Avant d'entrer chez ces amis, Notre-Seigneur avait guéri un démoniaque, aveugle et muet tout ensemble. Témoin du miracle, une foule innombrable proclamait les louanges du Dieu Sauveur. Quant aux pharisiens, ils blasphémaient, attribuant le miracle à l'intervention de Beelzebuth, prince des démons. Sur ces entrefaites arriva la sainte Vierge avec quelques-uns de ses parents pour voir Notre-Seigneur et Lui parler. Comme ils ne pouvaient approcher à cause de la foule, quelqu'un qui était à la porte dit au Sauveur, pour voir s'Il préférerait la chair et le sang à Sa famille spirituelle : «Voici Votre mère et Vos frères qui sont dehors et qui Vous cherchent».

Connaissant le piège Jésus répondit : «Qui est Ma mère, et qui sont Mes frères ?» et étendant la main vers Ses disciples : «Voici, dit-il, Ma mère et Mes frères. Car quiconque fait la volonté de Mon Père qui est dans les cieux est Mon frère, Ma sœur et ma Mère». On croit que ceci eut lieu à Béthanie où nous sommes maintenant, et peu avant le repas que Marthe préparait avec tant de soin.

**XIV** - Quoi qu'il en soit, la divine réponse de Notre-Seigneur combla de joie Ses amis. La bonne Marcelle ne put contenir la sienne. En dépit des pharisiens et pour confondre hautement ces hypocrites ennemis de son adorable Maître, elle s'écria au milieu de la foule : «Bienheureuses les entrailles qui Vous ont porté et bienheureux le sein qui Vous a nourri».

Le Sauveur Lui-même applaudit aux courageuses paroles de Marcelle, en ajoutant : «Ce n'est pas seulement, comme vous le proclamez, Ma Mère qui est bienheureuse pour M'avoir engendré de la chair ; mais bienheureux aussi ceux qui écoutent et conservent dans leur cœur la parole de Dieu».

Comme l'ombre suit le corps, Marcelle est inséparable de ses bonnes maîtresses, Marthe et Marie. Après la Pentecôte et la persécution qui dispersa les apôtres, elle fut jetée comme elles dans la barque homicide et aborda aux côtes de Provence. Sainte Madeleine s'étant retirée au désert, Marcelle, qui avait suivi saint Maximin, à Aix, se rendit auprès de sainte Marthe à Avignon, assista à sa mort qui eut lieu à Tarascon, et avec ses compagnes, venues comme elle d'Orient, l'ensevelit et la déposa dans le tombeau.

Il est douteux si, après la mort de sa maîtresse, Marcelle retourna en Orient. Ce qui ne l'est pas, c'est que son corps fut, plus tôt ou plus tard, déposé à Saint-Maximin en Provence, dans la crypte de sainte Madeleine, où il fut trouvé en 1279, et qu'il y a été honoré jusqu'à la révolution du dernier siècle.

**XVI** – Revenons à sainte Marthe que nous avons laissée à Béthanie et où nous allons la retrouver. L'hospitalité est un précepte évangélique et une source de bénédiction. Au jour du jugement dernier elle sera un titre de gloire immortelle pour ceux qui l'auront exercée. «J'ai été étranger, dira le Souverain Juge, et vous M'avez donné l'hospitalité : venez, les bénis de Mon Père». Marthe n'attendra pas jusque là sa récompense : elle la recevra pendant sa vie et à l'heure de sa mort.

**XVII** - Son frère Lazare tombe dangereusement malade. Marthe et sa sœur s'empressent d'en informer leur divin ami. Remarquons leur message. Elles ne Lui font pas dire : venez et guérissez notre frère. Avec une confiance et une simplicité ravissantes, elles se contentent de Lui faire dire : «Maître, celui que Vous aimez est malade». Elles ne vont pas elles-mêmes trouver le Sauveur. D'une part, la maladie de leur frère les retient ; d'autre part, elles savent que la simple nouvelle suffira. C'est un nouveau trait de la familiarité avec laquelle le divin Maître permettait qu'elles en usassent avec Lui.

Au lieu de se rendre sur-le-champ à Béthanie, le Sauveur resta deux jours à Béthabara sur les bords du Jourdain. Pour être différée, la demande de Marthe ne sera pas oubliée. Au contraire, le mystérieux délai a pour but d'en rendre l'accomplissement plus éclatant. Jésus viendra ; et Il fera mieux que de guérir Lazare, Il le ressuscitera.

**XVIII** - Cependant on vient annoncer à Marthe que le Sauveur arrive et qu'Il est à l'entrée de Béthanie. L'heureuse

nouvelle est donnée non à Marie, mais à Marthe. En effet, Marthe était l'aînée de la famille et la maîtresse de maison. C'est à elle qu'arrivaient les lettres et les nouvelles. Sans perdre un instant, sans même songer à prévenir sa sœur, elle court à la rencontre du Sauveur. Avec la même familiarité dont nous avons déjà vu plusieurs exemples, elle fait un petit reproche au bon Maître, en Lui disant : « Si Vous aviez été ici, c'est-à-dire si Vous étiez venu quand nous Vous avons prévenu, mon frère ne serait pas mort ». Puis, comme pour se corriger, elle reprend incontinent : « Mais je sais que tout ce que Vous demanderez à Dieu, Il Vous l'accordera ».

**XIX** - Ces paroles semblent indiquer une certaine faiblesse dans la foi de Marthe à la toute puissance du Sauveur Lui-même. Aussi le bon maître engage avec elle le touchant dialogue que tout le monde connaît, et par lequel Il conduit Marthe, de la croyance à la résurrection générale de tous les hommes à la fin du monde, à la résurrection possible de Lazare ; puis, au miracle de cette résurrection qui va être opérée sous ses yeux ; enfin à la divinité de Celui qui l'accomplira. « Eh bien ! oui répond Marthe, je crois que Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ».

**XX** - Après cette profession de foi, le Sauveur lui fait signe d'appeler sa sœur. Il la fait venir soit pour faire sentir à Marthe l'imperfection de sa confiance et de sa foi, soit pour consoler Madeleine en la rendant témoin de la résurrection de son frère, soit pour récompenser visiblement la foi de Marie, en accordant le miracle à sa prière. Elle arrive tout courant, tombe aux pieds de son bon Maître et les arrose de ses larmes. Douleur, amour, confiance : tout est dans ces larmes. Jésus ne peut retenir les siennes et le miracle est obtenu.

**XXI** - Cette éclatante faveur porte à un degré qu'on ne peut comprendre l'affection et la reconnaissance de Marthe pour Notre-Seigneur. Plus que jamais, la maison de Ses amis est Sa maison. Béthanie est le lieu préféré de Son repos. C'est là qu'Il prend part, quelques jours avant Sa passion, au festin dont le souvenir, aussi étendu que le monde chrétien, durera jusqu'à la fin des siècles. Marthe sert à table, Madeleine répand son parfum ; Lazare est parmi les convives ; Judas murmure.

**XXII** - A la sainte allégresse de cette journée mémorable, succèdent bientôt les incompréhensibles tristesses du Calvaire. Ce qu'éprouva sainte Marthe pendant la Passion, nous ne le saurons qu'au jour du jugement. Comme il arrive toujours dans la vie des saints, aux tristesses succèdent les consolations, ainsi que dans la nature le calme succède à la tempête. Jésus est sorti victorieux du tombeau. Il a été vu par Marie qui le dit à sa sœur. Pendant les quarante jours qui s'étendent de Pâques à l'Ascension la joie de Marthe est à son comble. Le moment de la dernière séparation est arrivé. Avec les disciples, avec la sainte Vierge et sainte Madeleine, elle assiste au retour triomphant du bon Maître dans le ciel.

**XXIII** - Enfermée au cénacle avec les disciples, la sainte Vierge et les autres saintes femmes, Marthe reçoit l'esprit de l'apostolat.

Se dégager de tous les liens terrestres, afin de vaquer sans obstacle à leur glorieuse mission et donner un exemple éclatant de cette charité qui devait renouveler le monde, tel fut après la Pentecôte le premier acte de Marthe, de Marie et de Lazare. Ayant vendu leur riche patrimoine, ils en mirent le prix aux pieds de saint Pierre. En compagnie des veuves et des femmes de haute naissance, Marthe et Marie servaient avec un merveilleux dévouement la Reine du ciel et les apôtres. C'étaient, entre autres, Marie Cléophas et Salomé, belle-sœur et nièce de la très sainte Vierge, et que, suivant l'usage des Hébreux, les évangélistes appellent ses sœurs.

**XXIV** - Cependant un léger mouvement de jalousie donna lieu à quelques murmures de la part des Juifs venus de Grèce. Ils prétendaient que dans le service journalier des saints on préférerait à leurs veuves les femmes de Galilée et de Judée. Ce qu'ayant su le prince des apôtres convoqua une assemblée et choisit pour avoir l'intendance des tables et des femmes qui servaient, sept diacres : Etienne, Philippe, Parménas, Timon, Procore, Nicanor et Nicolas. Ce petit nuage dissipé, le soleil de la charité continua de briller sur ces heureux fidèles, qui ne formaient tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme.

**XXV** - La paix dont jouissait l'admirable église de Jérusalem ne fut pas de longue durée. Née dans le sang, l'Eglise doit croître par le sang et triompher par le sang. Un an après l'Ascension de Notre-Seigneur, l'an 34, saint Etienne avait été martyrisé. Tous les disciples furent dispersés. Seuls les apôtres purent rester quelque temps encore à Jérusalem avec la sainte Vierge et les saintes femmes.

**XXVI** - Mais, quelques années après, par un conseil adorable de la sagesse éternelle, qui voulait que la gloire de Marthe et de Marie resplendît dans tout l'univers, ces deux amies du Sauveur furent, comme nous l'avons vu dans la vie de sainte Madeleine, expulsées par les Juifs et miraculeusement conduites aux rivages des Gaules. Arrivée à Marseille, la sainte colonie s'empressa de répondre à sa vocation. La foi reçue à Marseille, sainte Marthe se rendit à Aix, métropole de la seconde Narbonnaise, puis, avec saint Maximin, elle se dirigea vers les villes d'Arles et d'Avignon.

L'arrivée de cette étrangère, sa vie pauvre, la beauté vénérable de son visage, la noblesse de ses manières, ne tardèrent pas à exciter la curiosité publique. On voulut savoir qui elle était, d'où elle venait, ce qu'elle cherchait. Marthe profita de ces dispositions pour annoncer la bonne nouvelle. Ce qu'elle savait du Sauveur, ce qu'elle avait appris de Sa bouche, elle le prêchait et le confirmait par des miracles. Un des plus éclatants fut celui que je vais rapporter.

**XXVII** - En arrivant dans sa grotte aérienne, sainte Madeleine y avait trouvé un horrible dragon que ses prières en avaient expulsé ; mais l'affreuse bête n'était pas morte. Entre Arles et Avignon, sur les bords du Rhône, se trouvait une forêt de bois rabougris, appelée *lucus niger*, bois noir. C'est dans cette forêt, peuplée de reptiles venimeux, que le dragon s'était réfugié. C'est de là qu'il exerçait ses ravages et portait l'épouvante dans toute la contrée. Plusieurs fois les habitants des environs s'étaient réunis pour lui donner la chasse. Le monstre avait dévoré les plus courageux et échappé à

tous les coups.

**XXVIII** – Un jour que sainte Marthe annonçait l'Évangile à une grande multitude, on vint, comme à l'ordinaire, à parler du dragon. Pour tenter la sainte, quelques-uns lui dirent : «Si le Dieu que vous prêchez a quelque puissance, qu'Il la montre en nous délivrant de ce monstre». Marthe leur répondit : «Si vous êtes prêts à croire, tout est possible à celui qui croit. - Nous promettons de croire», répondit tout le peuple.

Pleine de confiance en son bon Maître, la sainte demande où est le dragon. On la conduit à l'entrée du Nerluc (*niger locus*, noir bois) où l'effroyable animal avait coutume de se tenir, quand il ne cherchait pas sa proie sur les bords du Rhône. Son repaire était une caverne, qui servait de tombeau à un grand nombre d'habitants.

**XXIX** - Marthe entre dans le bois. Le peuple la suit de loin, non sans frayeur. Arrivée à l'entrée de la caverne, Marthe s'arrête et d'une voix assurée dit au monstre : «Au nom de mon Seigneur, Jésus Christ, je t'ordonne de sortir».

A l'instant on voit paraître une bête si affreuse que sa vue seule glaçait d'épouvante. C'était un animal d'une longueur et d'une grosseur monstrueuse, qui tenait du crocodile par ses écailles et par ses dents longues et tranchantes, du quadrupède par ses pattes, de la chauve-souris par ses ailes, et du serpent par la queue.

**XXX** - Marthe fait le signe de la croix et s'avance tranquillement vers le monstre, lui lie le cou avec sa ceinture et le tire hors de son antre. Puis, se tournant vers le peuple, qui considérait de loin ce spectacle, elle dit : «N'ayez peur; je tiens le prisonnier. Approchez courageusement au nom de mon Dieu, et mettez-le en pièces». On hésite. Marthe reprend le peuple de son peu de foi et l'anime à frapper hardiment le dragon. Enfin on se rassure et on s'acharne sur le monstre qu'on met en lambeaux. Chacun admire le tranquille courage de Marthe qui tient immobile cette bête immense, pendant qu'on la perce de coups. Comme elle habitait dans le voisinage de Tarascon, elle fut, du nom de cette ville, appelée Tarasque. C'est ainsi que les peuples de la province de Vienne, ayant vu ou appris ce miracle, crurent au Seigneur et furent baptisés. A partir de ce moment, Marthe fut aimée et honorée comme elle en était digne.

**XXXI** - L'existence de ce dragon dompté par sainte Marthe n'est ni une fable inventée à plaisir, ni une légende du moyen âge dans le sens moderne du mot, ni une figure représentant le triomphe du christianisme sur le paganisme : c'est un fait réel. Ainsi l'affirme la tradition : tradition sous toutes les formes : artistique, liturgique, dramatique.

Tradition artistique : La Tarasque est représentée sous une forme horrible, dans l'église de la Major, à Marseille ; dans le cloître de Saint-Maximin, à Saint-Maximin ; dans l'église de Saint-Sauveur, à Aix ; dans le cloître de Saint-Trophime, à Arles ; et ailleurs.

Tradition liturgique : Les anciens livres d'église en font mention, même hors de la Provence, comme à Lyon, Cologne, Auch, Tours, Paris, le Puy en Velay.

**XXXII** - Tradition dramatique : Une coutume immémoriale en perpétua le souvenir de génération en génération. A Tarascon, le jour de la fête de sainte Marthe, a lieu une procession solennelle. En tête de la procession et devant la croix, on porte un simulacre de la Tarasque, qu'une jeune fille, vêtue de satin bleu, avec un voile rose, tient attachée par une ceinture de soie. A la main elle tient un bénitier garni d'un grand aspersoir et représente sainte Marthe triomphant du monstre.

**XXXIII** - Autrefois, pour rendre la figure plus frappante, le simulacre marchait, comme s'il était vivant. De temps en temps, il se détournait et poussait sa queue vers les groupes trop rapprochés de son passage ; il avançait la tête et ouvrait sa large gueule, comme pour les dévorer. La jeune fille faisait alors une aspersion sur le monstre qui s'apaisait aussitôt et semblait perdre sa férocité naturelle. Devant et derrière l'animal des hommes armés de vieilles piques ou de masses d'armes, et vêtus d'habits légers qui, par leur forme singulière, imitaient les armures de fer du moyen âge, représentaient le peuple de Tarascon mettant en pièces la Tarasque.

**XXXIV** - Voulant m'assurer si cette tradition était toujours vivante, je me suis adressé au vénérable archiprêtre de Tarascon. Voici sa réponse : «La procession de sainte Marthe se fait aujourd'hui comme elle s'est faite de temps immémorial. Elle se compose des fidèles et du clergé, qui précèdent la chasse de sainte Marthe, portée par les marins pieds nus. C'est depuis longtemps un privilège attaché à leur corporation.

«Quant à la part réservée à la Tarasque, son simulacre, en la forme que lui a donnée le roi René, précède la procession, et une jeune fille vêtue en satin bleu avec un voile rose la tient attachée avec un grand ruban de soie. Elle tient un bénitier et un aspersoir et figure sainte Marthe triomphant de la Tarasque» (L'ancienne forme de la Tarasque ressemblait à un crocodile. Lettre du 19 décembre 1855).

**XXXV** - Ainsi, sainte Marthe triomphant d'un dragon et, par ce miracle, mettant fin au paganisme dans une partie de la Gaule Narbonnaise : voilà ce que la tradition atteste non comme un symbole, mais comme un fait réel. Pourquoi ne le serait-il pas ? où est l'impossibilité ? Prétendre que ce n'est qu'un symbole, est une interprétation gratuite, dictée uniquement par la peur du surnaturel. C'est du rationalisme pur, au moyen duquel on peut démolir toute la Bible, à commencer par le serpent du paradis terrestre.

Où est la fausseté de la tradition ? qui l'a démontrée ? où sont les monuments nouveaux qui détruisent les anciens ? qui sommes-nous pour venir, après tant de siècles, contester un fait admis par les contemporains ? un fait auquel se rattache un immense événement, la conservation d'un peuple ? un fait qui se perpétue dans le nom même d'une ville ? un fait passé dans la croyance générale des plus célèbres Églises ? nier n'est pas prouver. La possession fait droit. Jusqu'à ce qu'on ait détruit la base d'un fait, le fait demeure.

**XXXVI** - D'ailleurs, l'histoire de la Tarasque n'est pas une histoire isolée. Elle est d'autant plus certaine, qu'elle se relie

à tout un système de faits analogues, consignés dans les annales de l'humanité, prédits dans l'Évangile et confirmés par la science. Qui ne le sait ? parmi les premiers apôtres du Christianisme, un grand nombre en mettant le pied sur un sol idolâtre eurent à combattre des serpents affreux, des dragons.

Il suffira de citer : saint Honoré, dans l'île de Lérins ; saint Julien, au Mans ; saint Armel, saint Tugdual, saint Efflam, saint Briec, saint Paul, en Bretagne. Dans le Var Draguignan, qui doit son nom au combat victorieux d'un de ses premiers apôtres contre un dragon. Je ne sais combien l'histoire nomme de lieux en Écosse et ailleurs, témoins des mêmes combats.

**XXXVII** - L'ignorance seule peut s'en étonner. Le démon, sous la forme du serpent vivant, de serpent en chair et en os, a été adoré chez tous les peuples de l'antiquité sans excepter ni les Grecs, ni les Romains, ni les Babyloniens, ni les Égyptiens. Il l'est encore aujourd'hui dans l'Inde et dans une partie de l'Afrique. La Chine et la Cochinchine n'ont pas de plus grand Dieu que le dragon. Comment les premiers apôtres du christianisme n'auraient-ils pas rencontré ce Dieu universel, ce Dieu suprême, ainsi que nos missionnaires actuels le rencontrent encore dans un bon nombre de leurs missions ?

N'est-ce pas en prévision de ce fait que, parmi les pouvoirs conférés aux apôtres, au moment de partir pour le grand combat contre le Prince et le Dieu du monde païen, Notre-Seigneur nomme en particulier celui de triompher non des lions et des tigres, mais des serpents ? Ils en ont triomphé, en effet, soit en les chassant de leurs temples et de leurs bois sacrés, soit en les tuant, soit en les empêchant de nuire : *serpentes tollent*. Le premier qui se montre investi de ce pouvoir est saint Paul dans l'île de Malte.

**XXXVIII** - Il faut ajouter que la forme du monstre dompté par sainte Marthe n'est pas une raison de nier son existence matérielle. D'abord, l'histoire rapporte des exemples d'animaux monstrueux, dont il serait impertinent de nier la réalité. Tels sont ceux dont parlent saint Athanase, Sozomène, Fortunat de Poitiers et autres historiens anciens et modernes. De ce qu'on n'en voit plus, conclure qu'on n'en a jamais vu : pauvre raisonnement. Qu'on n'admette pas, si on veut, des espèces monstrueuses qui se perpétuent ; mais comme on voit des monstres parmi les hommes, pourquoi ne s'en trouverait-il pas parmi les bêtes ? au reste, pour justifier l'existence de la Tarasque, pas n'est besoin de recourir à toutes ces suppositions.

**XXXIX** - La description de ce monstre, telle qu'elle nous a été laissée par les plus anciens historiens, établit que la Tarasque était un dragon. Or, l'existence du dragon n'est plus douteuse. Pour le chrétien elle ne l'a jamais été. Il a toujours su par l'Écriture que le dragon existait ; et de plus, que c'est la forme et le nom que Satan prenait et devait prendre, pour lutter extérieurement contre l'Église (*Draco, serpens antiquus qui seducit uniuersum orbem. Draco, passim ; Apoc. xii*).

Quant au voltairien, il en est aujourd'hui pour le ridicule de ses négations. Les découvertes des naturalistes modernes, Cuvier, Buckland, Zimmermann et autres, accomplies en France, en Angleterre, en Allemagne, ont à jamais fermé la bouche à l'incrédulité, en mettant au jour les fossiles de ces effroyables dragons.

**XL** - Laissons notre plus illustre géologue parler du dragon auquel il donne le nom scientifique de *Megalosaurus*. «Un genre de reptiles bien remarquable, dit Cuvier, et dont les dépouilles abondent dans les sables supérieurs, c'est le *Megalosaurus* (grand lézard). Il est ainsi nommé à juste titre. Car avec les formes des lézards et particulièrement des *monitors*, dont il a aussi les dents tranchantes et dentelées, il était d'une taille si énorme, qu'en lui supposant les proportions des *monitors*, il devait passer soixante-dix pieds de longueur C'était un lézard comme une baleine» (*Recherches sur les fossiles*, t. V, 2<sup>e</sup> part., p. 343).

**XLI** - Il continue : «Nous voici arrivés à ceux de tous les reptiles, et peut-être de tous les animaux fossiles, qui ressemblent le moins à ce que l'on connaît, et dont les combinaisons de structure paraîtraient, sans aucun doute, incroyables à quiconque ne serait pas à portée de les observer par lui-même. Le *Plesiosaurus* (forme de lézard) avec des pattes de cétacé, une tête de lézard et un long cou, composé de plus de trente vertèbres, nombre supérieur à celui de tous les autres animaux connus, qui est aussi long que son corps, et qui s'élève et qui se replie comme le corps des serpents : voilà ce que le *Plésiosaurus* et l'*Ichtyosaurus* (poisson lézard) sont venus nous offrir après avoir été ensevelis pendant plusieurs milliers d'années sous d'énormes amas de pierres et de marbres» (*Recherches sur les fossiles*, t. V, 2<sup>e</sup> part., p. 245).

Parlant du *ptérodactyle-géant* (doigts agiles) : «Voilà donc, ajoute le grand naturaliste, un animal qui dans son ostéologie, depuis les dents jusqu'au bout des ongles, offre tous les caractères classiques des sauriens... C'était en même temps un animal pourvu de moyens de voler... qui pouvait encore se servir du plus court de ses doigts pour se suspendre ; mais dont la position tranquille devait être ordinairement sur ses pieds de derrière, comme celle des oiseaux. Alors il devait aussi, comme eux, tenir son cou renversé et recourbé en arrière, pour que son énorme tête ne rompît pas tout équilibre» (op. cit., p. 245).

**XLII** - Écoutons maintenant Zimmermann. «On trouve, dit le savant allemand, des fossiles de sauriens de la taille de la plus énorme baleine. A une de ces monstrueuses espèces appartient l'*Hydrarchos* (roi des eaux), dont le squelette a cent vingt pieds de long... auquel nous joignons un autre monstre, qui paraît justifier toutes les légendes des temps antiques sur les dragons ailés. C'est le *Ptérodactylus*. Son *patagion* ou membrane qui sert à voler se déploie entre le pied de devant et le pied de derrière, de façon à laisser les griffes libres pour saisir la proie. La tête du monstre est presque aussi grande que la moitié du tronc. La mâchoire est armée de dents aiguës et recourbées, qui devaient en faire un terrible ennemi, pour les animaux dont il faisait ses victimes» (*Le monde avant la création de l'homme*, liv. 32, p. 4, 1856).

Serait-ce un individu de cette espèce dont on a découvert en 1862 la gigantesque carcasse, dans une tranchée de chemin de fer, en exécution près de Poligny (Jura) ? La dimension des os recueillis est telle qu'on ne peut assigner à l'animal retrouvé moins de 30 à 40 mètres de longueur.

**XLIII** - Le bois de Nerluc ayant été, comme la Sainte-Baume, délivré du dragon et les habitants du pays amenés à la foi, sainte Marthe se choisit une demeure à Tarascon. Elle s'y fit bâtir une maison de prière qu'elle s'appliqua à enrichir plus par ses vertus et ses miracles, que par des ornements inutiles. Cette petite habitation ou, si on aime mieux, ce petit oratoire, dans lequel la sainte hôtesse de Notre-Seigneur fut inhumée, est l'église basse, où l'on vénère encore son tombeau (en 1841 nous avons eu nous-même cette consolation).

Le plus bel ornement de sa maison était Marthe elle-même. On ne voyait pas sans admiration cette noble vierge, cette femme à miracles, pratiquant un jeûne continu, vêtue grossièrement, couchant sur un amas de branches d'arbres et de sarments ; se souvenant toujours de son ancienne charité, affable à tous, et en mémoire de son bon Maître, accordant aux membres l'hospitalité qu'elle avait eu le bonheur de donner au chef.

**XLIV** - Elle allait aussi fréquemment dans les villes et les bourgs, pour annoncer aux peuples la bonne nouvelle. La tradition locale nomme, comme ayant reçu la foi de sainte Marthe, certains lieux voisins de Tarascon, tels que *Enanginum*, aujourd'hui Saint-Gabriel ; *Glanum*, aujourd'hui Saint-Remi ; *Ugernum*, qu'on croit être Pernes, au delà d'Avignon. Avignon même se croit avec raison redevable de la foi à sainte Marthe<sup>1</sup>. Jusqu'à ces derniers temps, c'est dans la grotte où elle avait habité que le chapitre d'Avignon chantait la messe solennelle le jour de sa fête, et il y avait ce jour-là un grand concours à ce lieu béni.

**XLV** - La bienheureuse Marthe revenait à sa solitude chargée de gerbes spirituelles ; car ce qu'elle enseignait par ses paroles, elle le prouvait par des miracles. Citons le suivant qui eut pour témoin une ville entière : Un jour, assise dans un endroit agréable, près d'Avignon, devant les portes de la ville, entre le Rhône et les remparts, Marthe la très sainte annonçait la parole de vie à la foule des habitants.

Or, un jeune homme qui était sur l'autre rive du Rhône, voyant cette affluence de peuple autour de Marthe, voulut, lui aussi, entendre ce qu'elle disait. Mais il n'y avait en cet endroit ni pont ni barque qui permit de passer le fleuve. Cependant, poussé par une sainte curiosité, se fiant d'ailleurs à son habileté de nageur, ce jeune homme se dépouille, se lance dans le Rhône et commence à nager contre le courant. Tous les yeux de la foule, placée sur la rive opposée, étaient fixés sur lui. Bientôt il est arrêté au milieu du trajet par les flots bouillonnants et englouti par les ondes où il trouve la mort.

**XLVI** - Le peuple pousse un grand cri ; et sur-le-champ des pêcheurs montés sur leurs barques vont à sa recherche. Ce n'est que le lendemain vers la neuvième heure qu'on retrouve le corps, qu'on vient déposer aux pieds de Marthe la très sainte. A cette nouvelle toute la ville accourt. Les plus nobles de l'un et de l'autre sexe supplient à genoux la servante du Seigneur, qu'il leur soit donné de contempler dans la résurrection de ce jeune homme les merveilles du Christ dont elle leur avait parlé..

**XLVII** - Comme son cœur très bon l'y portait, elle acquiesce à leurs prières ; mais à la condition que tous embrassent la foi chrétienne. De toutes parts un cri unanime s'élève pour lui répondre : «Nous croirons que le Seigneur Sauveur est le vrai fils de Dieu et Dieu Lui-même». La sainte se met en prières. Entraînés par son exemple, tous les spectateurs tombent à genoux. Bientôt, la sainte se lève, et s'approchant du cadavre, elle dit : «Au nom du Seigneur Sauveur, fils de Dieu, levez-vous, jeune homme, et soyez le témoin de la puissance et de la bonté du Dieu que j'annonce». Le jeune homme se lève plein de vie : un cri de joie retentit, les larmes coulent ; le jeune homme demande le baptême et, après l'avoir reçu, retourne chez lui sain et sauf.

**XLVIII** - Plus tard on construisit une chapelle au lieu même du miracle. Au dernier siècle on la voyait encore dans la rue des *Vieilles Lices*, appelée aujourd'hui *Calade*. Nous trouvons le récit de ce miracle dans un des sermons de saint Vincent Ferrier. Le grand thaumaturge ajoute que sainte Marthe prêchait alors dans l'endroit occupé plus tard par le couvent des Dominicains.

**XLIX** - Vers le même temps, il s'éleva dans la province d'Aquitaine une cruelle persécution de la part des gentils, et beaucoup de chrétiens furent envoyés en exil. Parmi eux Front, ou Frontinus, évêque de Périgueux, et Georges, évêque du Puy (envoyés dans les Gaules par saint Pierre), se retirèrent à Tarascon auprès de sainte Marthe. Elle les reçut avec sa charité ordinaire et les retint jusqu'à ce qu'ils pussent rentrer dans leurs diocèses. En leur disant adieu, la sainte hôtesse du Seigneur parla en ces termes au bienheureux Front : «O évêque de Périgueux, sachez qu'à la fin de l'année prochaine, je sortirai de ce corps de mort. Je supplie, s'il vous plaît, votre sainteté de venir m'ensevelir». L'évêque lui répondit : «J'assisterai à vos obsèques si Dieu le veut et si je vis encore».

**XLIX** - Les pontifes retournèrent à leurs églises, et Marthe la très sainte convoquant les siens auprès d'elle leur prédit que son passage de cette vie à l'autre arriverait après un an. Elle appelait *les siens* les pieuses vierges qu'elle avait réunies autour d'elle en communauté religieuse et avec qui elle vivait comme avec des sœurs. Pendant l'année qui précéda sa mort, Marthe, brûlée par la fièvre, demeura étendue sur son noble lit de sarments : c'était l'or qui, avant d'être mis en oeuvre, se purifie et s'embellit dans le creuset.

**L** - Enfin, arriva le jour de son bienheureux trépas. Sa bien-aimée sœur, Marie Madeleine, morte depuis huit jours, lui apparut tenant un flambeau à la main. «Ma bien-aimée sœur, lui dit-elle, voici le Seigneur qui approche pour vous rappeler de cette vallée de misères». A l'instant paraît le Sauveur resplendissant de lumière qui lui dit de Sa voix la plus douce : «Venez, Mon hôtesse, venez de l'exil, vous qui tant de fois M'avez donné l'hospitalité». Le Sauveur accomplissait

<sup>1</sup> «Ecclesia Avenionensis quæ inter cæteras cathedrales ecclesias illarum partium claret, a beata Martha Christi hospita fundata». Bulla Sixti IV, apud Paillon, t. I, p. 604.

ainsi la parole du prophète : Bienheureux celui qui a l'intelligence du Pauvre : Le Seigneur le délivrera au jour mauvais.

**LI** - La vision ayant disparu, Marthe se fit porter dehors, en plein air. On la plaça sur un lit de paille, sous un arbre touffu. C'est là que la sainte hôtesse du Fils de Dieu s'endormit du sommeil des justes, le huitième jour après la mort de sa sainte sœur Madeleine, dans la soixante-cinquième année de son âge. Les compagnons de sainte Marthe qui étaient venus avec elle d'Orient et lui étaient demeurés constamment attachés accoururent au bruit de son bienheureux trépas et déposèrent son corps dans l'oratoire qui lui avait servi de demeure. C'étaient Parmenas, Germain, Sosthène, Épaphras, compagnons eux-mêmes de saint Trophime, évêque d'Arles, et aussi Marcelle, servante de sainte Marthe, Évodie et Syn tique.

**LII** - Le lendemain, qui était un dimanche, tous s'assemblèrent à la troisième heure (neuf heures du matin) pour inhumer dignement le saint corps. Et voici qu'à la même heure, tandis que le pontife saint Front, à Périgueux, allait célébrer la sainte messe, et qu'en attendant le peuple, il sommeillait dans sa chaire, le Seigneur lui apparut et lui dit : « Mon fils, venez et accomplissez la promesse que vous avez faite d'assister aux obsèques de Marthe, Mon hôtesse ».

Il dit ; et tous deux en un clin d'oeil apparurent à Tarascon dans l'oratoire, tenant des livres à la main, Notre-Seigneur à la tête, l'évêque aux pieds du saint corps. Eux seuls le prirent et le déposèrent dans le tombeau au grand étonnement des assistants. Les obsèques accomplies, ils sortent.

Un des assistants les suit et demande au Seigneur qui Il est et d'où Il est venu. Le Seigneur ne lui répond rien, mais Il lui donne le livre qu'Il tenait à la main. Celui-ci retourne au sépulcre et montre le livre à tous. On y lit à chaque page : « La mémoire de Marthe, hôtesse du Christ, sera éternelle ; elle ne craindra pas les langues mauvaises ». Il n'y avait rien d'autre dans ce livre.

**LIII** - Cependant, à Périgueux, le diacre réveille le pontife, lui disant tout bas que l'heure du sacrifice passe et que le peuple est las d'attendre. « Ne soyez pas troublé, dit au peuple le saint évêque, le Seigneur Sauveur m'a transporté avec Lui à Tarascon pour enterrer ensemble Marthe la très sainte, suivant la promesse que je lui en avais faite pendant sa vie. Envoyez donc maintenant quelqu'un à Tarascon, qui rapporte mon anneau et mes gants que j'ai quittés lorsque j'ai placé le saint corps dans le tombeau ».

**LIV** - Qu'on juge de l'étonnement du peuple en entendant ces paroles ! sur-le-champ on envoie des députés à Tarascon. Les habitants de la ville remettent aux députés une lettre pour ceux de Périgueux auxquels ils marquent le jour et l'heure de la sépulture, dont personne à Périgueux ne pouvait avoir connaissance. Ils ajoutent qu'avec Front leur évêque, qu'ils connaissaient fort bien, il s'était trouvé aux funérailles de la bienheureuse Marthe un autre personnage, on ne peut plus vénérable, mais qu'ils ne connaissaient pas. Ils parlent aussi du livre et de son contenu, afin de savoir si leur évêque ne connaîtrait pas ce personnage. Du reste, ils renvoient l'anneau, ainsi que l'un des gants ; mais ils gardent l'autre en témoignage d'un si grand miracle. Ce gant a été conservé à Tarascon, dans un reliquaire d'argent, jusqu'à la Révolution.

**LV** - La présence de saint Front et de Notre-Seigneur aux obsèques de sainte Marthe est sans doute une grande merveille ; mais elle n'a rien d'impossible. Pour le saint évêque de Périgueux, c'est un fait de bilocation, reproduit nombre de fois dans la vie des saints. Encore au dernier siècle, il eut lieu avec un grand éclat, dans la personne de saint Alphonse de Liguori. Tout le monde sait, ou peut savoir, que le vénérable évêque, présent à Nocéra, à dix lieues au delà de Naples, fut vu et bien vu à Rome, assistant à la mort du glorieux pape Clément XIV.

Quant à Notre-Seigneur, Sa présence active à l'enterrement de sainte Marthe est comme une dette de reconnaissance qu'Il voulut payer à Sa charitable hôtesse. Cette divine présence est attestée par les liturgies des Églises de Provence, Aix, Apt, Marseille, et même par celles de Lyon, Orléans, Auch, Tours, Paris, Cologne, Constance ; par celle des Dominicains et divers autres ordres religieux.

**LVI** - Pendant le huitième siècle, on cacha dans la terre le corps de sainte Marthe, comme celui de sa sœur, pour le soustraire aux profanations des Sarrasins, qui dévastaient alors la Provence. Avec les reliques de la sainte, on mit une tablette de marbre blanc, sur laquelle étaient gravés ces mots : *hic Martha jacet* : ci-gît Marthe. Cette tablette, trouvée ensuite avec le corps en 1187, fut depuis conservée dans le trésor de l'église de Sainte-Marthe. Le corps de la bienheureuse fut trouvé sans corruption.

Cette merveille est demeurée depuis comme visible à tous les yeux. Elle est même encore palpable dans la relique insigne de sainte Marthe, que possède l'église de Roujan, au diocèse de Montpellier. C'est le bras et la main gauche de ce saint corps. La main, qui est mince et petite, et le bras sont encore revêtus de leur peau, excepté une partie du bras, d'où quelqu'un, par une dévotion peu réglée, a détaché, dit-on, la peau qui manque. Mais dans cette partie même où l'os est ainsi décharné, on aperçoit divers cartilages ; et, de plus, les doigts de la main sont encore accompagnés de leurs ongles, tous parfaitement entiers, à l'exception du pouce, pareillement enlevé par une piété mal entendue.

**LVII** - Après ce qu'on vient de lire, faut-il s'étonner que les reliques de sainte Marthe aient été de tout temps vénérées par un grand nombre de pèlerins de tous les pays et de toutes les conditions, depuis les plus puissants monarques jusqu'aux plus humbles fidèles ? De tout temps aussi, Notre-Seigneur s'est plu à récompenser par de nombreux miracles la confiance des fidèles pour sa chère et bienheureuse hôtesse. Un des plus éclatants fut la guérison de Clovis, notre premier roi chrétien.

**LVIII** - L'an 500, ce prince, faisant la guerre à Gondebaud, roi des Burgondes, porta ses armes en Provence. Gondebaud, mis en fuite, se réfugia dans Avignon. Il fut assiégé par Clovis qui le rendit tributaire. Or, Clovis n'étant qu'à quatre lieues du tombeau de sainte Marthe dut naturellement entendre parler des miracles que cette sainte opérait. Il se rendit à Tarascon. A peine il eut touché le tombeau de la bienheureuse, qu'il fut délivré d'une affreuse maladie de reins dont il

avait été jusqu'alors cruellement tourmenté.

En reconnaissance, il donna à Dieu par une charte scellée de son sceau la terre située autour de l'église de Sainte-Marthe, jusqu'à trois lieues de l'un et de l'autre côté du Rhône : toutes choses que jusqu'à ce jour (au VIII<sup>e</sup> siècle) possède encore par un privilège perpétuel la sainte hôtesse du Seigneur.

**LIX** - Le tombeau de sainte Marthe, qui contient encore ses reliques, est un sarcophage, en marbre blanc, ayant des sujets sculptés sur l'une de ses faces, comme on en voit beaucoup dans les catacombes. Il représente Moïse faisant jaillir l'eau du rocher pour désaltérer le peuple hébreu dans le désert ; Notre-Seigneur multipliant les pains et les poissons pour nourrir une grande foule dans le désert ; Suzanne entre les deux vieillards figurant l'Église persécutée par les juifs et par les païens ; Notre-Seigneur changeant l'eau en vin aux noces de Cana ; puis prédisant le reniement de saint Pierre, et enfin ressuscitant Lazare.

C'est l'histoire de la vie chrétienne, où l'âme est d'abord désaltérée et purifiée par l'eau du baptême, sortie de la pierre qui est le Christ : *Petra autem erat Christus* (I Cor., x, 1). Le Seigneur nourrit ensuite cette âme dans le désert du monde en multipliant pour elle le pain vivant descendu des cieux, afin qu'elle ait la force de résister comme Suzanne aux tentations du démon et aux efforts de la persécution, aux ennemis intérieurs et extérieurs de sa foi. Par sa résistance victorieuse l'âme qui était auparavant sans saveur et sans vigueur comme l'eau, devient généreuse et fortifiante comme le vin, et ses mérites lui donnent un goût exquis devant Dieu. Que si cependant elle a quelquefois durant sa vie été faible comme Pierre, elle ne s'est pas découragée en voyant que le Seigneur pardonna à Son apôtre repentant ; comme lui elle a pleuré ses fautes ; et c'est pourquoi elle espère que le Seigneur daignera la ressusciter comme Lazare non pour le jugement, mais pour la vie éternelle.

**LX** - Quel symbolisme profond dans ce choix des sujets qui ornent un tombeau chrétien ! Le baptême, la première communion, la lutte contre les passions et les impies, le progrès dans la vertu, la pénitence, la résurrection, tout est là, de la naissance spirituelle à la naissance éternelle. C'est aussi toute la vie de l'Église, depuis qu'elle est née du Christ endormi comme Adam, mais sur la croix. De la pierre frappée par la sainte lance est sortie l'eau qui régénère et le sang qui nourrit. Immortelle Suzanne, l'Église lutte sans rien perdre de sa pureté immaculée contre ses deux vieux ennemis, l'hérésie et le schisme, qui veulent sans cesse la souiller, mais Notre-Seigneur lui donne force et courage en opérant dans les âmes par Sa grâce un changement plus merveilleux que celui qu'Il fit à Cana ; d'un regard de miséricorde Il amène au repentir ceux de Ses enfants qui ont faibli comme Pierre ; et comme Lazare Il les ressuscite à la vie de la grâce, qui est le principe de la vie de la gloire.

Quand reverrons-nous sur les tombeaux ces belles figures de notre foi et de nos espérances, épitaphes plus éloquentes et plus consolantes que de vaines paroles ?

**LXI** - Malheureusement depuis deux siècles le tombeau de sainte Marthe n'est plus visible aux pèlerins ; mais on en a fait mouler les bas-reliefs, il y a une trentaine d'années, et on les a reproduits en fonte dans l'église supérieure. C'est en 1653 que le tombeau fut caché sous un grand lit de parade en marbre blanc qui représente sainte Marthe sur son lit de mort. En 1793 les impies qui avaient mutilé le portail de l'église, brisé les statues des saints et les pierres sépulcrales, voulurent aussi détruire le tombeau de sainte Marthe et profaner ses reliques. Trois fois ils descendirent dans la crypte, et trois fois la puissance divine les arrêta<sup>1</sup>. C'est alors qu'un ancien magistrat fit murer l'entrée de la crypte, qui fut rouverte, quelques années après, et où, Notre-Seigneur glorifie encore Sa sainte hôtesse par des guérisons miraculeuses.

Nous pouvons, et autant que notre condition peut le permettre, nous devons exercer à l'égard des pauvres, les frères de Notre-Seigneur, l'hospitalité et les œuvres de charité que sainte Marthe eut le bonheur d'exercer à l'égard du Fils de Dieu en personne, L'accomplissement ou l'oubli de ce devoir sera la base de la sentence qui, au jugement dernier, réglera notre sort éternel.

## SAINTE VERONIQUE

Existence de sainte Véronique. - Sa condition. - Son voile. - Ses voyages à Rome et dans les Gaules. - Sa mort et sa sépulture : tels sont les intéressants sujets de cette biographie.

**I** - Existence de sainte Véronique. - Il y a deux grandes sources de vérité : la Tradition et l'Écriture. Quand elle est ancienne, constante, universelle et surtout romaine, je veux dire reçue par Rome, la mère et la maîtresse infailible des églises, la Tradition est une source de vérité. Ses enseignements sont aussi certains que ceux de l'Écriture. De là vient que saint Paul n'hésitait pas à écrire aux Thessaloniens : « Gardez les traditions que vous avez reçues soit de vive voix, soit par notre lettre » (*Tenete traditiones quas didicistis, sive per sermonem, sive per epistolam nostram*). II Thes. II, 14.

**II** - La tradition par laquelle nous connaissons l'existence de sainte Véronique réunit dans son ensemble les conditions indiquées plus haut. Elle est d'autant plus sûre qu'elle se rattache à un fait matériel et toujours subsistant. C'est le voile religieusement conservé à Rome depuis l'origine du Christianisme. Commençons par faire justice des négations des critiques modernes, d'autant plus affirmatifs qu'ils sont moins instruits. L'école des Launoy et des Baillet a prétendu que

---

<sup>1</sup> L'église de Sainte-Marthe perdit à la révolution une croix de cuivre à deux branches superposées, celle d'en haut plus étroite que celle d'en bas, dont on croit que sainte Marthe se servit quand elle prit la Tarasque. C'est ainsi qu'elle est mentionnée dans un inventaire de 1487. Elle était représentée dans les sculptures du portail qui date du douzième siècle. Cette croix servit de modèle à celle que portaient les chevaliers, les religieux et les religieuses de l'ordre du Saint-Esprit.

Éléments de cette biographie : Baron. an. 35 ; Raban Maur, *Vit. B. Marie Mag.*, c. 28 ; Barthélemy, *Vie des SS de France* ; de Cambis, *Annales d'Avignon* ; *Martyrol. Gallican.* ; Corn. a Lapid. *in Joan.* xi ; Petrus de Natalib. *Catalog. SS.*, lib. I, cap. 72 ; et lib. VI, c. 151 Cuvier, *Recherches sur les Fossiles*, t. V, 2<sup>e</sup> part., p. 245, 343 ; Zimmermann, *Le monde avant la création de l'homme*, liv. 32, p. 4, etc.

sainte Véronique était un personnage imaginaire.

**III** - «Le nom de Véronique, disent-ils, est composé de deux mots *vera icon*, qui signifient *vraie image* ; mais jamais il n'a été le nom d'une femme». Ils veulent bien convenir que c'est la représentation de la face de Notre-Seigneur, empreinte sur un linge ou mouchoir, que l'on garde à Saint-Pierre de Rome. Quelle est l'origine de ce linge, quand, par qui, comment fut-il apporté à Rome ? «Ils n'en savent rien. Ils disent seulement que quelques-uns se sont persuadé, mais sans aucune preuve, que c'est le mouchoir avec lequel une sainte femme de Jérusalem essuya le visage du Sauveur, lorsqu'il allait au Calvaire chargé de sa croix. Cette opinion populaire a pu venir de ce que les peintres ont souvent représenté la Veronique, ou la vraie image, soutenue par les mains d'un ange, et d'autres par les mains d'une femme» (Voir Bergier, *Dict. théol.* et Godescard, *Vie des Saints*, 13 janvier).

C'est ainsi qu'ils écrivent l'histoire. Mais l'histoire reprend aujourd'hui ses droits.

**IV** - D'abord, l'étymologie donnée au nom de Véronique, *vera icon*, est une monstruosité, attendu que la tête est latine et la queue grecque. L'antiquité n'a jamais connu cette manière bizarre de former des mots. Ce procédé appartient aux temps modernes, où l'invasion du grec a complètement défiguré nos langues scientifiques.

Ensuite, nos critiques oublient que le changement des lettres V en B et en F se rencontre très souvent dans les langues anciennes et modernes. Ainsi *serfus* pour *servus* ; *cifis* pour *civis* ; *Varca* pour *Barca* ; *Verdinand* pour *Ferdinand*. Pline appelle *Phérénice* la même personne que Maxime Valère appelle *Bérénice*<sup>1</sup>. Il serait facile de multiplier ces exemples ; mais ils suffisent pour nous autoriser à dire, avec les plus anciens titres, que le nom de la sainte et courageuse femme, dont nous nous occupons, n'est pas Véronique, mais Bérénice<sup>2</sup>.

**V** - Dans la Vie de Notre-Seigneur., le docteur Sepp s'exprime ainsi : «Une grande foule de peuple suivait Jésus, entre autres des femmes qui Le plaignaient et Le pleuraient. L'une d'elles nommée Bérénice, ou Véronique, comme le rapporte une tradition très ancienne, s'avança vers Lui d'un air compatissant et Lui essuya son visage, etc.» On sait qu'en Orient, au temps de Notre-Seigneur, le nom de Bérénice était connu, peut-être même commun, parmi les femmes. Les actes des apôtres aussi bien que l'histoire profane ne permettent pas d'en douter.

Ainsi nous avons Bernice ou Bérénice, femme de Ptolémée Lagus, roi d'Egypte ; Bérénice, femme de Ptolémée Evergète ; Bérénice, mère et sœur du vainqueur aux jeux Olympiques ; Bérénice, fille d'Hérode I<sup>er</sup> ; Bérénice, qui essuya le visage de Notre-Seigneur ; Bérénice, fille d'Hérode Agrippa l'Ancien (Cor. a Lap. in *Matth.* xxvii, 31 ; et act. App. xxv, 14).

On explique sans peine que, par un changement de lettre et pour faciliter la prononciation, de Bérénice on ait fait Véronique ; par égard pour l'usage, nous conserverons le nom de Véronique, dans cette biographie.

**VI** - Sainte Véronique est si bien une personne, qu'elle était femme de Zachée. «Saint Amateur, juif d'origine (Zachée), dit saint Antonin, archevêque de Florence, eut pour épouse sainte Véronique»<sup>3</sup>.

Le grave témoignage de saint Antonin nous semble authentiquement confirmé par un fait d'une date récente. Par décret du 18 novembre 1852, la sacrée Congrégation des Rites a autorisé, pour le diocèse de Cahors, la fête de saint Amateur, avec une légende où on lit : «D'après une tradition appuyée sur d'innombrables témoignages, et surtout sur l'autorité du pape Martin V, dans sa bulle de l'an 1427, saint Amateur est le même que Zachée cité dans l'Evangile, et, d'après la même tradition, il eut pour épouse Véronique ou Bérénice. Jetés tous les deux en prison par Saul, ne respirant alors que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur, ils furent délivrés par un ange et en reçurent l'ordre de se retirer dans les Gaules».

**VII** - A l'exemple de son bienheureux mari, Bérénice se mit avec les saintes femmes à la suite de Notre-Seigneur, pourvoyant aux besoins du Fils de Dieu, devenu pauvre pour l'amour de nous<sup>4</sup>.

Bérénice était l'amie de cœur de la Sainte Vierge : on croit qu'elles avaient été élevées ensemble au temple de Jérusalem ; on croit, de plus, que pendant les trois jours que l'enfant Jésus passa loin de Ses parents, Il se retira chez l'amie intime de sa mère.

**VIII** - En faveur de la personnalité de sainte Véronique nous avons d'autres témoignages. Ainsi, à Saint-Pierre de Rome, on voit sa statue colossale, en marbre blanc, ouvrage de Mochi ; elle représente la sainte dans l'attitude de montrer le voile au peuple ; et dans les grottes vaticanes, on la voit présentant le voile au Sauveur, ayant près d'elle les deux sœurs Marthe et Madeleine ; dans leurs savants ouvrages, l'évêque Sarnelli, Mallonio, Berdini, confirment la tradition, immortalisée par le marbre du Vatican.

**IX** - D'une manière non moins authentique, elle est affirmée par la collecte suivante, composée par le grand pape Innocent III et insérée dans un ancien missel d'Augsbourg : O Dieu, qui nous ayant marqués de la lumière de Votre face, avez voulu nous laisser Votre souvenir, en imprimant, à l'instance de sainte Véronique, Votre image sur un suaire, etc.

**X** - Aux témoignages de l'histoire, s'ajoutent les récits des pèlerins de Terre Sainte. Anciens et modernes, tous parlent de la maison de sainte Véronique. De son chef ou du chef de son mari sainte Véronique possédait une maison à Jérusa-

<sup>1</sup> Plin., lib. VII, c. xxxxi. Valer. Maxim., lib. VIII.

<sup>2</sup> Elle est ainsi appelée dans les vers suivants :

Inde ingens studium Berenice passibus æquat,  
Qua mentent ac Dominons neglecta morte requirit. (Martinelli, Roma ex ethnica sacra)

<sup>3</sup> Chron., I<sup>a</sup> pars, tit. 6, art. 25 ; id., Jacob. Doublet, *Histor. abbat. Sandion* lib. I, cap. IV

<sup>4</sup> Ainsi parle un vieux titre de Rocamadour, vu en 1667 par le père Amable de Saint-Bonaventure, auteur de la vie de S. Martial ; id., Odon de Gissey, *Liv. de N.-D. de Rocamadour*, p. 56.

lem. Cette maison était situé sur la longue rue, appelée depuis la *Voie douloureuse*, parce que Notre-Seigneur la parcourut tout entière en allant au Calvaire : elle mesure environ douze cents pas. La maison de Bérénice occupait l'angle d'une rue adjacente, à quelques centaines de pas de la *Porte Judiciaire*. La Porte Judiciaire était ainsi appelée, parce que c'est là que les anciens du peuple s'assemblaient pour rendre la justice. Laissons maintenant la parole aux voyageurs de Terre Sainte.

**XI** - «Le 14 juillet 4483, dit Bernard de Breydenbach, doyen de Mayence, je parcourus cette longue voie par laquelle Jésus-Christ fut conduit du palais de Pilate au lieu du crucifiement, et passa devant la maison de Véronique, éloignée de cinq cents pas du palais de Pilate».

Antoine Regnault, bourgeois de Paris, racontant son pèlerinage, exécuté en 1549, ajoute : «Le lundy treizième jour d'août, partîmes du Mont Sion, pour aller visiter les saints lieux de la ville de Jérusalem... allâmes après... en la maison de Véronique, près de laquelle est le lieu où les filles de Jérusalem ploroyent voyant Notre-Seigneur porter sa croix, et où la Vierge Marie tomba pasmée voyant en tel estat son filz».

Le chevalier Zuallardo, dans son voyage en Terre Sainte, parle en ces termes de la maison de sainte Véronique et de ses alentours : «Après avoir passé un petit arceau, semblable à une porte, on trouve la maison vieille et tambante de la bonne et pieuse Véronique. La petite entrée est précédée de trois ou quatre degrés usés qui y conduisent».

**XII** - Citons encore deux savants voyageurs : Boyer et Lengueraut. «Du lieu, dit le premier, où Simon aida Nostre-Seigneur, il y a deux cent cinquante pas, jusqu'à la maison de Véronique, laquelle est en une rue étroite, devant laquelle passa Nostre-Seigneur».

«Tenant, ajoute le second, à la porte pour venir au Mont Calvaire, est la maison de sainte Véronique, dont Nostre-Seigneur imprima Sa sainte face. Il y a à la dite maison des chevilles de fer. A la saluer, il y a sept ans et sept quarantaines de pardons».

**XIII** - Doubdan, chanoine de Saint-Paul, à Saint-Denis en France, a conservé dans ses pages, comme dans ses planches de grande dimension, tous les traits de la même histoire: «La dite maison, écrit-il, a une petite porte ronde à laquelle on monte par cinq degrés qui portent en la rue. Descendus après dans l'autre rue qui, commençant à la porte de Damas, traverse devant le bout de celle de la Véronique, nous vîmes en face la maison du mauvais riche, belle, grande, etc.»

Le savant Adrichome de Cologne est encore plus précis : «La maison de Véronique occupait l'angle d'une rue... Depuis l'endroit où elle vint au-devant de Lui jusqu'à la porte Judiciaire, où Il tomba la seconde fois sous la croix, Jésus parcourut trois cent trente-six pas et onze pieds». Mêmes témoignages dans Suries, dans Cotorio, et beaucoup d'autres.

Enfin, de nos jours, Mgr Mislin s'exprime ainsi : «Vers le milieu de la rue qui monte du prétoire à la porte Judiciaire, on montre à gauche l'emplacement de la maison de sainte Véronique» (*Les Lieux Saints*, t. II, c. XIX, p. 24).

**XIV** - Aussi est-ce avec grande raison qu'un auteur moderne, auquel nous empruntons plusieurs de ces témoignages, ajoute : «On ne peut exiger, je crois, une description plus authentique et mieux suivie à travers les ravages des temps. Les auteurs qu'on vient d'entendre se recommandent par la science et par le caractère. La plupart de leurs voyages, parus à la naissance de l'imprimerie, sont illustrés de plans et de gravures.

«Ils écrivent ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont recueilli sur cette terre où les chrétiens, a dit Gibbon, tout à la fois si instruit et si hostile à la religion, fixèrent, par une tradition non douteuse, la scène de chaque événement mémorable. Que faut-il de plus en faveur de la maison de Véronique et de la réalité de cette sainte femme ? Dans le silence des Livres Saints, il ne nous reste donc qu'à écouter la voix universelle qui, de siècle en siècle, a transmis l'acte religieux d'une femme et l'acte de bonté d'un Dieu, laissant à son Eglise un signe de grâce et de consolation» (M. Cirot de la Ville).

**XV** - Maintenant que nous connaissons sainte Véronique, passons à l'acte de courageuse piété qui l'a rendue immortelle. Comme nous l'avons montré dans *l'Histoire du bon Larron*, c'était le vendredi 25 mars, la trente-quatrième année de l'ère chrétienne, et la dix-huitième du règne de Tibère, sous le consulat de Rubellius Geminus et de Rufius Geminus, entre onze heures et midi : toute la ville de Jérusalem était en mouvement. Les rues étaient pleines de monde, les fenêtres garnies de spectateurs. Pourquoi cette foule compacte, haletante, tumultueuse ? de quel spectacle voulait-elle se repaître.

**XVI** - On conduisait au supplice trois condamnés. Deux étaient des assassins célèbres, des voleurs de grands chemins ; l'autre était le Fils de Dieu, reconnu pour tel par les uns, blasphémé et insulté par les autres. La cohorte romaine, en garnison à Jérusalem, forte d'environ mille hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, ouvrait, accompagnait et fermait le triste cortège. Suivant l'usage, les condamnés portaient sur leurs épaules la croix à laquelle ils devaient être cloués.

**XVII** - Sortis du palais de Pilate, les condamnés arrivaient à quelques centaines de pas de la porte Judiciaire. Notre-Seigneur se trouvait à bout de forces. Épuisé par les tortures de la nuit, par les allées et les venues du matin, du tribunal de Pilate au tribunal d'Hérode, du tribunal d'Hérode au tribunal de Pilate, et surtout par la perte de Son sang, sous les coups sans nombre de la flagellation, Il succombe sous le fardeau de Sa croix; lourde, épaisse, grossièrement rabotée, elle mesurait environ quinze pieds.

**XVIII** - Un homme, Simon de Cyrène, qui arrivait de la campagne, est sommé par l'autorité de porter la croix du condamné Jésus, qui marchait devant lui, traîné par une corde. Il la portait depuis environ deux cents pas, lorsqu'une dame de haute taille, couverte d'un voile, écarte la haie des soldats, retire son voile, tombe à genoux devant le Sauveur, et malgré toutes les oppositions, essuie Son adorable visage couvert de sang et de sueur. En récompense, Notre-Seigneur

imprime sur ce voile Ses traits divins et les rend immortels<sup>1</sup>. Cette dame était Bérénice, la femme de Zachée, l'amie intime de la Sainte Vierge.

**XIX** - Ravi d'admiration, voici, dit un pieux auteur, la plus belle action qui ait jamais été faite en faveur de Jésus-Christ souffrant... O Sainte Créature, à laquelle nulle ne saurait être comparée ! En un temps où tout l'univers se conjure contre la vie de ton Sauveur ; où Dieu Son Père L'a abandonné entre les mains des pécheurs ; où Ses apôtres L'ont quitté, trahi et renié ; en un temps où Sa mère, la bonne Sainte Vierge, par Sa pamoison L'a infiniment affligé ; où toute la ville de Jérusalem poursuit Sa mort et Son crucifiement; en un temps où c'est un crime et un sacrilège parmi les Juifs de Le reconnaître pour homme de bien, tu Le révères comme ton Messie, tu L'adores comme ton Dieu.

**XX** - «En vérité tu mérites une immortalité de gloire dans le temps et dans l'éternité ; aussi le Sauveur t'a fait le plus riche présent qu'Il ait jamais fait à aucune créature du monde : Il t'a donné Son portrait imprimé sur ton voile. Etends ce voile devant les quatre parties de l'univers ; fais voir à tous les hommes la face pitoyable d'un Dieu souffrant. Prêche par tes images la Passion de Jésus-Christ, plus loin et en plus de lieux que ne l'ont prêchée les apôtres. Pour moi, je te promets que j'aurai une profonde vénération pour toi toute ma vie, à cause de l'acte héroïque de ta charité, et, vivant ou mourant, j'aurai toujours dans l'esprit le souvenir et dans ma bouche le nom de l'incomparable Véronique (P. Parvilliers, *La dévotion des prédestinés ou les stations de Jérusalem et du Calvaire*)

**XXI** - La courageuse action de Bérénice n'a rien qui doive nous surprendre. D'une part le seul beau rôle dans le drame du Calvaire appartient à la femme. Un mystérieux instinct lui disait que Jésus était deux fois son rédempteur ; qu'Il allait mettre fin au cruel esclavage dont elle était, sur toute l'étendue de la terre, la triste victime depuis quarante siècles. C'est elle qui dans la personne de la femme de Pilate veut empêcher la mort du Juste ; elle qui Le suit en pleurant sur la voie douloureuse, elle qui essuie Son adorable visage, elle qui l'assiste à Sa mort, et Le console par son invincible fidélité.

D'autre part, de quoi la foi n'est-elle pas capable ? est-ce qu'on n'a pas vu dans tous les siècles chrétiens, et ne voyons-nous pas encore aujourd'hui les femmes chrétiennes, de toute condition, aller recueillir, malgré les mandarins et sous les yeux mêmes des bourreaux, le sang de nos martyrs du Tongkin Cochinchine ?

**XXII** - C'est auprès de la maison de Véronique, et au moment où il venait de recevoir de cette grande chrétienne le témoignage éclatant de sa foi et de sa charité, que Notre-Seigneur se retourna vers les saintes femmes qui Le suivaient en pleurant et en se lamentant, et leur adressa ces douces, mais terribles et prophétiques paroles : «Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur Moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Si on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ?» Moins de quarante ans plus tard, la plus grande catastrophe de l'histoire, la ruine de Jérusalem et la dispersion des Juifs, accomplissait la prédiction de l'auguste victime.

«Ce mot, dit le P. Lejeune, ne pleurez pas, *nolite flere*, le Sauveur le dit à des saintes, à Sa divine Mère, à sainte Marie Madeleine, à sainte Véronique, à sainte Marie Salomé, et aux autres femmes dévotes qui Le suivaient».

**XXIII** - Après l'immolation de la grande victime, Bérénice revient dans sa maison, où il est vraisemblable qu'avec les autres saintes femmes elle tint compagnie à la Sainte Vierge, montrant, contemplant, baisant, adorant le précieux souvenir que le bon Maître lui avait laissé. Nous l'avons dit, par un miracle qui, du fond même de la faiblesse Sauveur l'ignominie, révélait Sa divinité, imprimé distinctement Ses traits sacrés sur le voile de Véronique : traits mille fois vénérables qu'un second miracle a rendus immortels. On conçoit qu'un pareil trésor était plus cher à Véronique que toutes les richesses de l'univers et qu'à aucun prix elle ne voulut s'en séparer.

**XXIV** - «Que vous êtes bon, ô divin Rédempteur, s'écrie à ce sujet un de nos anciens ascétiques ; vous avez voulu estre assisté par une femme aussi bien que par un homme, pour nous montrer que personne n'était exempt de participer à Votre passion ; mais aussi pour nous enseigner que Vous avez égard à la délicatesse et à la faiblesse des plus infirmes ; et qu'il suffisait, pour Vous plaire, de compatir à Vos peines et de les ressentir dans le cœur avec sainte Véronique, lorsqu'on ne pouvait pas les porter avec Simon de Cyrène.

«Ce fut Vostre amour, ô mon Dieu ! qui peignit Vostre visage sur le voile de Véronique, afin de gagner son cœur ; ce fut Vostre amour qui, pour récompenser et contenter en même temps la tendresse qu'elle avait conçue pour Vous, lui donna pour ainsi dire Vostre coeur avec Vostre visage, afin qu'elle connust que Vostre charité était la cause de Vos souffrances, et qu'elle pût satisfaire son amour, en Vous regardant mesme pendant Vostre absence» (Molinier).

**XXV** - Cependant le jour du triomphe était arrivé pour Notre-Seigneur. Sorti glorieux du tombeau, Il était remonté dans le ciel en présence de Ses apôtres et de Ses meilleurs amis, au nombre desquels on peut sans témérité compter sainte Bérénice. Par une providence particulière, ce Fils divin, le meilleur des fils, avait laissé sa tendre Mère sur la terre, pour être la mère de l'Église au berceau. Véronique continua d'être admise à l'intime familiarité de la Sainte Vierge, et, de concert avec les autres saintes femmes, la providence des apôtres et des premiers chrétiens. Ce bonheur ne fut pas de longue durée. Voici, d'après la tradition, l'événement qui vint y mettre un terme.

**XXVI** - Suivant l'usage des gouverneurs de province, Pilate avait envoyé à l'empereur Tibère la relation des grands événements qui venaient de s'accomplir en Judée. C'est ainsi que font encore les préfets de nos départements. Pilate rapportait, avant tout, les prodiges étonnants, les guérisons miraculeuses, opérés par un personnage extraordinaire, auquel toute la nature obéissait. Lorsqu'il reçut la relation de Pilate, Tibère était gravement malade. Sa maladie était une espèce de lèpre, suite probable de ses affreuses débauches. Sur-le-champ, il appelle quelques officiers de sa cour, entre

<sup>1</sup> Bar., an. 34, n. 136.

autres Volusien, et leur ordonne de partir sans délai pour la Judée, afin d'obtenir de ce médecin surnaturel la guérison de sa maladie.

**XXVII** - Les députés partirent, mais Notre-Seigneur était mort lorsqu'ils arrivèrent. Ne pouvant voir Celui qu'ils étaient venus chercher, ils apprirent qu'une dame nommée Bérénice conservait un linge sur lequel le Thaumaturge avait imprimé Son portrait avec Son sang, au moment où Il allait au supplice. Leur premier soin fut de trouver cette dame. Elle leur montra le précieux voile, renfermé dans une riche cassette ; mais à aucun prix elle ne voulut se séparer de son trésor. Craignant avec raison d'être mal reçus de leur maître, si le but de leur mission était tout à fait manqué, ils prièrent Bérénice ou lui ordonnèrent de les accompagner à Rome avec la vénérable relique : elle céda à leurs instances<sup>1</sup>.

**XXVIII** - L'histoire a conservé une circonstance de ce voyage. Le vaisseau relâcha à l'île de Zante, une des Ioniennes, non loin de Céphalonie. Pendant son court séjour, Véronique jeta avec succès la semence évangélique parmi les habitants. Aussi, ils la regardent comme la fondatrice de leur église et l'honorent d'un culte particulier.

«Introduite devant Tibère, Bérénice lui découvrit le Saint Voile, dont l'attouchement le guérit de la lèpre»<sup>2</sup>.

Tel est le récit de nos anciens historiens, auquel Pamélius, dans ses savantes notes sur Tertullien, ajoute ce qui suit : «Je ne parle pas du portrait de Jésus-Christ, que, suivant la tradition, Il imprima sur le voile de Véronique, et qui existe encore à Rome. Ce portrait est entouré d'une telle vénération que les miracles et même le seul aspect ne permettent pas de douter de son authenticité. Albéric en parle dans son *Dictionnaire* publié il y a près de trois siècles, l'an du Seigneur 1330. Il existe dans la Bibliothèque Vaticane une histoire manuscrite de cette effigie apportée à Rome sous Tibère. Cette histoire, écrite avec gravité et en caractères très anciens, a été lue d'un bout à l'autre par le savant théologien anglais, Stapleton, qui me l'a rapportée»<sup>3</sup>.

**XXIX** - Le point capital de ce récit est que le portrait de Notre-Seigneur, imprimé sur le voile de sainte Véronique, fut apporté à Rome sous Tibère. Et la tradition nous apprend qu'il fut apporté par sainte Véronique elle-même. Suivant nos historiens, le fait eut lieu l'an 37 de Notre-Seigneur, cinq ans avant le premier voyage de saint Pierre à Rome. De cet ensemble de circonstances, ressort la preuve de la guérison miraculeuse de Tibère.

**XXX** - En confirmation de cette tradition immémoriale viennent se joindre plusieurs faits de l'histoire profane. Le premier est la conduite de Tibère à l'égard de Notre-Seigneur. On sait qu'il voulut Le mettre au nombre des Dieux de l'empire, en Lui donnant le prénom de *Divus* et Lui créant un collège de prêtres. Il en fit la proposition au sénat, mais comme l'initiative de l'apothéose appartenait au sénat, ce corps se crut lésé dans ses prérogatives et rejeta la proposition de l'Empereur, qui se borna à placer dans son palais une statue de Notre-Seigneur. Comment dire que la reconnaissance de sa guérison ne fut pas la cause déterminante de la conduite de Tibère ?

**XXXI** - Le second, c'est la conduite du même empereur à l'égard de Pilate. Ayant appris que le lâche président avait injustement condamné Jésus-Christ, et prêté des soldats romains pour concourir à l'exécution, il en fut très irrité. En conséquence, il ordonna de destituer Pilate de sa charge ; lui-même mourut peu de temps après sa guérison. Ce double fait, la destitution de Pilate et la mort de Tibère, confirment, on ne peut mieux, le récit traditionnel.

En effet, l'histoire profane nous apprend que ce fut vers la fin de l'année 38 de Notre-Seigneur, que Vitellius, gouverneur de Syrie, destitua Pilate, et l'envoya à Rome, où il arriva quelques jours après la mort de Tibère. Elle nous apprend, de plus, que Tibère mourut au mois de mars de l'an 39 de l'ère chrétienne, dans la vingt-troisième année de son règne, et la soixante-dix-huitième de son âge. Ces dates justifient nos historiens qui fixent le premier voyage de sainte Bérénice à Rome, à la fin de l'an 36, ou aux premiers jours de l'an 37.

**XXXII** - Nous disons le premier voyage : c'est avec raison. Après avoir accompli sa mission auprès de Tibère, Bérénice revint en Palestine avec son inséparable trésor. Elle n'y séjourna pas longtemps. La persécution n'était pas apaisée ; les Juifs recherchaient avec soin tous ceux qui avaient aidé Notre-Seigneur dans Sa mission. Bérénice et Zachée quittèrent l'Orient et partirent pour Rome avec saint Pierre, saint Martial, un des soixante-douze disciples et le centurion Corneille. Le voyage eut lieu l'an 42 de Notre-Seigneur, la seconde année du règne de Claude.

**XXXIII** - Toutefois la crainte de la persécution ne fut pas pour Bérénice et pour Zachée le seul motif de leur départ. Comme tous les personnages privilégiés qui avaient eu des rapports directs avec Notre-Seigneur, qui L'avaient vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles, touché de leurs mains, Véronique et Zachée se faisaient un bonheur et un devoir de Le faire connaître par la prédication de l'Évangile. A tous la grâce de l'apostolat communiquait sa flamme généreuse. On s'entretenait de la conquête du monde et on se promettait de réaliser la parole du Maître : *Allez par le monde entier, prê-*

<sup>1</sup> Dans sa *Chronique*, Philippe de Bergame s'exprime ainsi : «Tibère étant malade à Rome envoya Volusien à Jérusalem quérir la Véronique avec son suaire, et dès qu'il l'eut reçu près de lui et qu'il eut touché l'image du Christ, il fut guéri»

<sup>2</sup> Marianus Scotus, *Hist. Eccl.*, lib. II, an. Christ. 39, p. 225, édit. in-fol., Basilæ ; id., S. Methodius, *Hist. Tempor.* ; Sandini, *Histor. famil. sacræ* ; Ferrarius, *Cat. SS. Ital.*, et alii multi.

<sup>3</sup> C'est après avoir parlé des différents portraits de N.-S., de la Sainte Vierge et des Apôtres, que Pamélius rapporte ce qu'on vient de lire. «Omitto effigiem Christi quam Veronicæ in sudario dedisse traditio est ; quæ Romæ extat, tanta in veneratione ut de illa dubitare posthac non modo miracula non permittant, sed nec aspectus ipse, cujus interim fit mentio apud Albericum in suo Dictionario ante annos ahhine fere trecentos, anno Domini 1350 ; et extat in Bibliotheca Vaticana ejus imaginis Romam sub Tiberio adductæ historia graviter conscripta, et antiquissimis characteribus m. s. quam totam perlegisse se mihi retulit cariss. theologus Thomas Stapleton angulus». *In Apologet.*, c. XII, n. 184. trait de Notre-Seigneur, imprimé sur le voile de sainte Véronique, fut apporté à Rome sous Tibère. Et la tradition nous apprend qu'il fut apporté par sainte Véronique elle-même. Suivant nos historiens, le fait eut lieu l'an 37 de Notre-Seigneur, cinq ans avant le premier voyage de saint Pierre à Rome. De cet ensemble de circonstances, ressort la preuve de la guérison miraculeuse de Tibère.

cher l'Évangile à toute créature.

Chaque apôtre, chaque disciple n'est pas venu seul dans la province que le sort ou la voix de Dieu et de Pierre lui avaient assignée. Avant le départ, chacun travaillait à former sa compagnie. L'apostolat s'exerçait comme de nos jours et se préparait de même. Non seulement les premiers prédicateurs de l'Évangile amenaient avec eux des collaborateurs, mais ils en recevaient encore après leurs premiers succès. Ces faits sont attestés par l'histoire et par toute la tradition.

**XXXIV** - Combien de temps les heureux amis du Sauveur et de Sa divine Mère, Zachée et Véronique, séjournèrent-ils à Rome, nous le dirons plus tard. Avant de les suivre dans leurs courses évangéliques, nous avons à parler du Saint Voile et dire ce qu'il est devenu. Dans les conseils de la Providence, Rome était destinée à devenir le grand reliquaire du monde chrétien. C'est là que devaient se trouver les plus vénérables monuments de la foi ; là, que devaient reposer, sous la garde immortelle de l'infaillible Vicaire de Jésus-Christ, les grands martyrs, les grands docteurs, les grands saints de l'Orient et de l'Occident : glorieuse assemblée de morts qui de leurs tombeaux font perpétuellement entendre le témoignage de l'invariable *Credo*, et forment une couronne de gloire autour de la Mère et de la Maîtresse de toutes les Églises de l'univers.

**XXXV** - La connaissance instinctive des divins conseils détermina Bérénice à laisser à Rome le voile vénérable dont elle ne s'était jamais séparée. La tradition nous apprend qu'elle le remit, peut-être sur l'avis de saint Pierre, à saint Clément, noble Romain, ami intime de saint Pierre, son disciple et son troisième successeur, martyrisé sous Trajan. Cette belle tradition est confirmée, entre autres par le très savant auteur espagnol, Julien Pierre, archiprêtre de Sainte-Juste de Tolède. A l'an 90 de sa Chronique, il dit : «On conserve précieusement à Rome le très sacré Suaire, laissé au pape Clément premier, par la très pieuse Bérénice, dite par corruption Véronique, sœur de Salomé, nièce du grand Hérode, femme de l'honorable homme Amadour» (même témoignage dans Philippe de Bayonne, *Chronic.*, an. 44).

**XXXVI** - Des mains de saint Clément le précieux trésor passa dans celles de ses successeurs, qui le tinrent soigneusement caché pendant toute la durée des persécutions.

Depuis cette époque, le Saint Voile est resté à Rome qui l'a toujours gardé, et qui le garde encore avec un soin jaloux, parmi les grandes reliques de la Basilique Vaticane. Excepté dans de rarissimes circonstances, ce voile vénérable n'est retiré de la riche cassette où il est conservé, qu'une fois chaque année, le Vendredi Saint. Ce jour-là, du haut d'un balcon, placé à un pilier de la Basilique, il est offert à la vénération d'un peuple immense, venu de l'ancien et du nouveau monde.

**XXXVII** - Voici l'impression que produit la vue de la sainte face. «On y voit, non sans la plus tendre compassion, la tête percée d'épines, le front ensanglanté, les yeux livides et pleins de sang, toute la tête pâle. Sur la joue droite on voit cruellement imprimée la marque du soufflet donné par le brutal Malchus, et sur la gauche la trace des crachats des juifs. Le nez un peu écrasé est couvert de sang ; la bouche entr'ouverte est aspergée de sang ; les dents sont ébranlées ; la barbe arrachée en quelques endroits ; les cheveux arrachés d'un côté ; et toute la sainte face défigurée présente un mélange indicible de majesté et de compassion, d'amour et de tristesse.

«Aussi quand on la montre dans la Basilique du Vatican, à un peuple infini, elle excite une sorte d'horreur, une confiance pleine de tristesse, un douloureux repentir ; et la vue de ce divin visage, vivant témoignage de l'ingratitude du genre humain, pénètre jusqu'au fond du cœur des spectateurs et fait couler un fleuve de larmes généreuses et de flammes d'amour pour notre divin Rédempteur» (Piazza, *Emerologio di Roma*, 4 febr. ; édit. 1713).

**XXXVIII** - Parmi les très rares circonstances dont j'ai parlé, fut l'octave qui précéda la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Pour satisfaire la piété des évêques, le Saint-Père permit de descendre le *Santo Volto*, dans la chapelle du Saint-Sacrement. C'est là que j'ai eu le bonheur de voir de près les marques sanglantes de l'amour infini du Fils de Dieu pour les hommes.

**XXXIX** - Sainte Véronique avait apporté à Rome le Saint Voile dans deux cassettes : l'une extérieure, l'autre intérieure, toutes deux dignes, autant que possible, de la précieuse relique qu'elles renfermaient. L'une de ces cassettes se vénère dans l'ancien Panthéon d'Agrippa, gendre d'Auguste, devenu l'église de Sainte-Marie aux Martyrs, l'autre dans l'église de Saint-Éloi des forgerons. Au témoignage des anciens historiens, cette dernière serait la cassette intérieure. Alveri nous a transmis l'inscription de la cassette de Sainte-Marie aux Martyrs : «Dans cette cassette fut apporté, de Jérusalem à Rome, le Suaire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous l'empereur Tibère»<sup>1</sup>.

Cette vénérable cassette avait dix serrures, dont les clefs étaient entre les mains des dix quartiers primitifs ou *Rioni* de Rome. De l'église de Sainte-Marie, la Sainte Face, devant laquelle brûlaient nuit et jour dix superbes lampes, fut transportée dans l'église du Saint-Esprit en Saxe ; de là au château Saint-Ange ; enfin, à Saint-Pierre par le pape Jean VII, en 607. «Dernièrement, dit Moroni, étant allé à l'église de Sainte-Marie aux Martyrs, j'ai trouvé sur la table de l'autel, dans une excavation du mur, une grande urne, fermée par une glace, et contenant la cassette en morceaux. Sur l'urne j'ai lu l'inscription suivante : «Cette excavation est le lieu où resplendit pendant cent ans, dans cette Basilique, le Saint Suaire apporté autrefois de Palestine à Rome, par sainte Véronique»<sup>2</sup>.

**XL** - Telle était la vénération publique pour la Sainte Face, qu'au temps du pape Innocent II (1130-1141) il y avait six nobles familles romaines, députées à la garde de la cassette où elle était renfermée. Ces familles étaient *De' Capi di ferro* du quartier Regola ; *de' Tartari*, du quartier Parcione ; *De' Mercanti*, du quartier du Pont ; *De' Ricci*, du quartier du Champ de mars ; *De' Tosetti*, du quartier Colonna ; *De' Stefaneschi*, du quartier du Trastevere. Toutes les fois que la Sainte Face était exposée, les six chefs de ces familles, accompagnés chacun de vingt hommes, tous armés, faisaient la garde autour

<sup>1</sup> In ista capsula fuit portatum sudarium Passionis D. N. J.-C. a Hierosolymis, Tiberio Augusto.

<sup>2</sup> Diction., art. *Volte Santo*.

de la vénérable relique, l'épée nue à la main, jusqu'à ce qu'elle fût reportée et renfermée dans sa cassette.

**XL I** - Une autre preuve de cette légitime vénération, c'est la bulle du 19 avril 1629, par laquelle le pape Urbain VIII accorde une indulgence plénière à tous ceux qui, ayant participé aux sacrements, assistent à l'ostension de la sainte relique. Terminons ces détails peu connus sur le *Volto Santo*, par deux faits qui prouvent de nouveau la personnalité de sainte Véronique. En 1193, Philippe-Auguste, roi de France, étant venu à Rome, le pape Célestin III lui fit montrer la Sainte Face, c'est-à-dire le voile de lin sur lequel Notre-Seigneur imprima Son visage. Cette impression s'est conservée telle jusqu'à nos jours, qu'on dirait que là est le visage même du Fils de Dieu. «Ce voile est appelé Véronique, parce que la dame à laquelle il appartenait s'appelait Véronique»<sup>1</sup>.

A l'ostension du *Volto Santo*, on chante l'hymne suivante : «Salut, Sainte Face de notre Rédempteur, dans laquelle brille l'image de la beauté divine ; imprimée sur un voile d'une blancheur de neige, et donnée à Véronique, en témoignage d'amour.

Salve, sancta facies nostri Redemptoris,  
In qua nitet species divini splendoris,  
Impressa panniculo nivei candoris,  
Dataque Veronicæ signum ob amoris.

**XLII** - Arrivés à Rome avec saint Pierre, saint Martial et d'autres encore, Zachée et Véronique y séjournèrent pendant quatre ans. Enfin, l'an 46 de notre ère, Martial reçut de saint Pierre sa mission pour la Gaule Aquitaine. Il était accompagné entre autres d'Amateur et de Véronique son épouse. C'est ce que nous apprend en propres termes saint Antonin, archevêque de Florence. «Martial vint à Rome avec saint Pierre, qui l'envoya dans la Gaule. Dans ce voyage il fut accompagné d'Amateur et de Véronique son épouse, qui fut l'amie intime de la Vierge Marie. Saint Amateur mena la vie solitaire près d'un rocher appelé aujourd'hui Roc Amadour, et y mourut. Véronique accompagna saint Martial dans ses prédications au territoire de Bordeaux, et y parvint à une grande vieillesse»<sup>2</sup>.

**XLIII** - L'itinéraire de saint Martial nous fait connaître les diverses étapes de l'apôtre et par conséquent celles de sainte Bérénice. Ces étapes sont en partant de Rome, pour arriver jusqu'à l'embouchure de la Gironde, Ravenne, Collé, Marseille, Mende, Le Puy, Bourges, Tours, Poitiers, Limoges, Périgueux, Angoulême, Saintes, Mortagne et Soulac.

C'est donc près de l'embouchure de la Gironde, qu'arrivèrent les premiers apôtres de l'Aquitaine. Au 4 février, les Bollandistes nous donnent sur ce fait traditionnel un document des plus explicites. «Sainte Véronique arriva d'Occident à Soulac avec saint Amadour. Là, ils élevèrent sur un plan modeste une pauvre cabane, où ils vécurent en solitaires, et s'adonnèrent à la prière et au jeûne, jusqu'à ce que saint Martial, arrivant de Limoges, vint les rejoindre. Saint Martial les aimait tout particulièrement comme étant de sa connaissance et ses compatriotes».

**XLIV** - Saint Martial profita de sa présence chez ses amis, pour bénir un modeste oratoire qu'ils avaient élevé et qui depuis est devenu la célèbre église de Soulac ou de *Notre-Dame de la fin des terres*. «Cette église, disent les anciens manuscrits, eut pour fondatrice sainte Véronique, qui présenta son voile au Sauveur pendant qu'il montait au Calvaire. On assure également qu'elle fut ensevelie dans cette même église, qu'elle avait fait bâtir en l'honneur de la Sainte Vierge Marie. Les habitants du lieu montrent encore son cénotaphe, sous l'autel majeur, aux pèlerins qui viennent encore quelquefois et qui jadis venaient souvent, au retour de Jérusalem et de Saint-Jacques, prier à cette église de Sainte-Marie de Soulac, et au tombeau de sainte Véronique, afin de rendre grâces à Jésus-Christ pour être revenus sains et saufs, et avoir obtenu pendant la route aide et consolation de la part de la Bienheureuse Marie, Mère de Dieu» (Fonds bénédictin de Saint-Germain des Prés. Manuscrits de la Bibliothèque nationale).

Sainte Véronique dota son oratoire de précieuses reliques ; trois inventaires, faits successivement, s'expriment ainsi : *De la robe de Notre Dame* ; Item, *un os du doigt de Monsieur Saint Jean Baptiste* ; item, *une pierre de quoi saint Estienne fut lapidé*. Beaucoup d'autres reliques vinrent dans la suite des âges enrichir le trésor de Soulac.

**XLV** - Comme sainte Marthe, sainte Marie Madeleine et les autres amies intimes de la Sainte Vierge et de Notre-Seigneur, sainte Véronique brûlait de zèle pour Le faire connaître. Chaque station de saint Martial garde le souvenir de Véronique. On la trouve avec l'apôtre de la Gaule Aquitaine à Marseille, à Mende, à Cahors, à Bazas, à Rodez, à Limoges. Rome elle-même montre, parmi ses chefs-d'œuvre, sa statue, son autel et l'histoire des miracles qu'elle opéra avec son voile sacré ; mais aucune de ces villes ne montre son tombeau.

**XLVI** - C'est à Soulac qu'elle vint finir ses jours. A cet égard les historiens sont unanimes. Ils ajoutent qu'elle mourut dans un âge fort avancé, *confecta senio*. En effet, si, comme la tradition le rapporte, elle était déjà au temple de Jérusalem, lorsque la Mère du Sauveur y fut présentée, elle était un peu plus âgée qu'elle. L'an 46, lorsqu'elle partit de Rome pour les Gaules, elle avait environ soixante ans. L'an 70, époque de sa mort, elle avait exercé dans l'Aquitaine un apostolat de vingt-trois ans, et elle mourait âgée d'environ quatre-vingt-quatre ans.

**XLVII** - Dieu, d'ailleurs, lui avait donné une de ces complexions fortes qui bravent les fatigues, et une taille majestueuse que ses glorieux restes permettent encore de mesurer. Ces restes immortels reposent à Bordeaux dans l'église autrefois collégiale de Saint-Surin. «Sainte Véronique, dit le père Bonaventure de Saint-Amable, mourut l'an 70 de Notre-Seigneur et fut ensevelie à Soulac. Toutefois, pour cause de guerres ou autres désolations du pays, son corps fut transporté à Bordeaux et repose dans l'église de Saint-Surin» (*Histoire de Saint Martial*, t. II, p. 221 et t. III, p. 58).

<sup>1</sup> Cancellieri, *Memoria delle sagre Teste de SS. Pietro apost.*, etc., p. 9.

<sup>2</sup> *Histor.* I pars, tit. 6, c. 25, § 2 ; id. Vincent. Bellovac. in *Specul. historial.* ; id. *Act. S. Martialis*, etc.

**XLIII** - Tant que l'oratoire de Soulac abrita les restes sacrés de la sainte et courageuse Bérénice, il fut l'objet d'une telle vénération, que les évêques de Bordeaux, avant de prendre possession de leur siège, venaient à la fin des terres rendre hommage à l'auguste tradition et que les habitants du pays prêtaient sur l'autel de la sainte leurs serments les plus solennels. Je dis la Sainte, car sa fête se célébrait à Bordeaux le 4 février, et sous le même jour le martyrologe des Gaules s'exprime ainsi : «En Aquitaine, sainte Véronique, qui présenta son mouchoir à Notre-Seigneur portant Sa croix, pour essuyer le sang qui coulait de Son divin visage, et eut le bonheur de le voir imprimé de Sa sainte face» (sainte Véronique n'est pas nommée dans le martyrologe romain, elle l'est dans celui de Galesinus et dans plusieurs autres).

**XII** - La courageuse action de sainte Bérénice nous apprend à fouler aux pieds le respect humain. Son apostolat dans les Gaules nous dit combien Notre-Seigneur a aimé la France, puisqu'Il a daigné lui envoyer, peu de temps après Sa mort, de préférence à toutes les autres parties du monde, Ses meilleurs amis : Lazare, Marthe, Marie, Véronique, Zachée. Combien la France serait coupable, si elle oubliait cette divine prédilection, et ne s'en montrait pas digne par son amour ardent, généreux et constant pour Celui qui l'a tant aimé et qui aujourd'hui est tant offensé !

Voir : Moroni, *Dizionario di erudizione Eccles.*, Venezia ; 1859, 106 vol., art. *Veronica* et *Volto santo* ; Sarnelli, *Letter. ecclésiast.*, t. VI, lett. 7 ; Adrichome, *Descript. Terr. S.*, n. 44 ; Mellonio, *Commentari della Sagra Sindone*, c. I et XIV ; Berdini, *Istoria dell'antica é moderna Palestina* ; Octave Pancirole, in *Reg. VIII* ; Burgi, *Eccles. 17* ; Cancellieri, *de Secretariis veteris Basilicæ Vaticanæ*, p. 548 ; Piazza, *Emerologio di Roma*, au 4 février ; Ricci, *De' Giubilei universali*, p. 212, c. 99 ; Arrighi, *Roma sotter.*, t. II, liv. V, c. IV, 230 ; Molanus, *Hist. Sanct. Imaginum*, lib. IV, c. II, p. 384, in-12, Antuerpiæ, 1617 ; Pamelius, in *c. XII Apolog. Tertull.* ; Mgr Mislin, *Les Lieux Saints*, t. II, c. XIX, p. 24 ; S. Antonin, *Chronic.*, I. part., t. VI, art. 25 : Robertus de Monte ad an. 1171 ; Chastelain, *Notes sur le Martyr. Rom.*, 13 fév. ; Chifflet, *Linges sépulcraux de N.-S.* ; Odon de Gisse, *Liv. de N.-D. de Rocamadour*, p. 56 ; Marianus Scotus, *Hist. eccl.*, lib. II, an. 39, p. 225, édit. in-folio, Basileæ ; Philippe de Bergame, *Chronic.* ; S. Methodius episcop. et martyr, apud Marian. Scot. *Cronic. an. 39* ; Baronius an. 44, n. 26 et 138 ; Bzovins, *Hist. eccles.*, lib. I, p. 43, in fol., édit. Coloniae, 1617 ; M. Cirot de la Ville, *Antiquités bordelaises*, et M. Mezuret, curé de Soulac, N.-D. de Soulac, ouvrage excellent auquel nous avons emprunté un grand nombre de documents.

## CLAUDIA PROCULA

**I** - Au chapitre XXVII, verset 19, saint Matthieu dit : «Comme Pilate siégeait sur son tribunal, sa femme lui envoya dire : Qu'il n'y ait rien entre toi et ce juste, car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui dans un songe à cause de Lui».

Aujourd'hui, c'est-à-dire cette nuit. D'une part, c'est pendant la nuit qu'on a des songes ; d'autre part, il était de très bonne heure, le vendredi, lorsque le message fut envoyé : ce fut de grand matin que les juifs conduisirent Notre-Seigneur à Pilate. Pourquoi ce songe et ces souffrances ? quelle était la femme de Pilate et qu'est-elle devenue ? autant de questions intéressantes, auxquelles nous allons répondre, aidé des données traditionnelles.

**II** - Ce songe avait évidemment pour but de faire réfléchir Pilate et de l'empêcher de tremper dans le déicide, dont les Juifs voulaient se rendre coupables. Il est divinement envoyé, non pas à un homme, mais à une femme : circonstance qui le fait entrer dans un admirable conseil de la Providence.

Il n'y a dans la passion du Sauveur qu'un seul beau rôle, c'est celui de la femme : tous les autres sont odieux. Juifs et gentils, grands-prêtres, vieillards à cheveux blancs, magistrats, soldats, valets, tous les hommes se conduisent de manière à justifier l'horreur éternelle des siècles. Personnifiées dans leur personne, toutes les corruptions, tous les instincts sanguinaires du cœur humain : la jalousie, la haine, l'hypocrisie, la calomnie, l'injustice, la cruauté, la soif du sang, se donnent la main pour marcher de concert à l'exécution du plus grand des forfaits.

**III** - Par sa conduite et par ses paroles, la femme seule proteste avec un courage héroïque contre les iniquités de l'homme. Non seulement elle ne prend aucune part aux outrages dont on abreuve l'auguste victime ; mais, autant qu'il est en son pouvoir, elle les empêche, témoin la femme de Pilate. Si elle ne parvient pas à sauver de la mort Celui qui avait passé en faisant le bien, elle Lui témoigne par son dévouement toute la part qu'elle prend à Ses humiliations et à Ses souffrances.

Bravant les soldats qui forment la haie sur le passage du condamné, Bérénice Lui essuie de son voile Son auguste visage. Non moins courageuses, un grand nombre d'autres Le suivent en pleurant dans la voie douloureuse ; et plusieurs, à la suite de la Mère du divin Crucifié, se tiennent au pied de la croix, sans craindre ni les railleries des hommes, ni les menaces des bourreaux, ni les violences des soldats.

**IV** - Comment se fait-il que le sexe le plus faible montre un courage qui manque au sexe le plus fort, même aux apôtres ? Ce courage héroïque, qui se produit pour la première fois, est d'autant plus étonnant qu'à l'époque dont nous parlons, la femme, esclave méprisée chez tous les peuples païens était, même chez les juifs, réduite à un état d'abaissement voisin de la servitude : il y a là un mystère. Pour en trouver l'explication, il faut interroger les conseils de Dieu sur la rédemption de l'humanité.

**V** - Depuis la chute originelle, causée par la faute de sa mère, la femme était soumise au double esclavage de l'homme et du démon. Esclave de l'homme : il pouvait en disposer comme d'une chose ; de génération en génération l'homme disait à l'homme : «Le péché a commencé par la femme ; c'est à cause d'elle que nous sommes tous condamnés à mort : *A muliere initium peccati, et per eam omnes morimur*». Et par la tyrannie qu'il exerçait sur elle, il lui faisait sentir sa faute.

Esclave du démon : elle fut surtout et toujours la victime préférée de ses sanglants et abominables mystères.

**VI** - Or, à la vue de l'innocente victime, du Juste par excellence, marchant au supplice, un instinct surnaturel disait à la femme : Celui qui va mourir sera deux fois votre Rédempteur. Avec toutes les autres iniquités, Il va expier le péché de

vosre mère. L'anathème particulier qui depuis tant de siècles pèse sur vous va être levé. Désormais, au lieu d'être l'esclave de l'homme vous allez redevenir sa compagne : ses mépris vont se changer en respectueuse affection. Fille, épouse, mère, veuve, des égards particuliers vous sont acquis ; et le mot de lâche flétrirait à jamais celui qui, abusant de votre faiblesse, oserait y manquer.

**VII** - Voilà ce que la femme comprit d'instinct pendant la Passion : ce ne fut pas une erreur. A partir de ce moment, commence la généalogie, non interrompue depuis dix-huit siècles, de ces femmes admirables, dont le dévouement héroïque continue de payer au christianisme et à la société la double rédemption de leur sexe.

**VIII** - La première qui comprit le mystère fut la femme de Pilate. Elle en donna la preuve, par le message qu'elle s'empressa d'envoyer à son mari. Ce ne fut pas à la légère, mais avec beaucoup de peine qu'elle crut à la divinité de Notre-Seigneur. « Cette nuit, dit-elle, j'ai beaucoup souffert à cause de Lui ». Pourquoi ces souffrances ? D'une part parce que, suivant les saints Pères, elle était le type de la gentilité qui ne devait croire à l'Évangile qu'en passant par la dure voie des plus cruelles épreuves ; d'autre part, parce qu'elle-même étant païenne, un simple avertissement n'eût pas suffi pour obtenir sa créance. Il fallait, pour la donner, qu'elle y fût contrainte par une sorte de martyre.

**IX** - On remarque avec admiration que Pilate fut averti non pas en secret de l'innocence du Sauveur, mais en public, et en présence même de Ses persécuteurs. Lui-même fit connaître la teneur du message de sa femme. On peut le conclure du texte même de l'Évangile ; et en particulier d'une tradition fort ancienne. « Pilate appelant les juifs leur dit : Vous savez que ma femme honore Dieu et judaïse beaucoup avec vous. Ils lui répondirent : Oui, nous le savons. Pilate leur répondit : Voilà que Procla (Procula), ma femme, a envoyé vers moi disant : Qu'il n'y ait rien entre toi et cet homme juste, car j'ai beaucoup souffert à cause de Lui cette nuit. Les juifs répondirent : Ne t'avons-nous pas dit que c'est un magicien et qu'en Béalzébub, prince des démons, toutes choses Lui sont soumises ? Voilà qu'Il a envoyé ce songe à ta femme ».

**X** - Cette tradition, il est vrai, se trouve dans l'Évangile apocryphe de Nicodème. Mais nous le répétons, tout n'est pas faux dans les livres apocryphes ; et on peut admettre ce qui n'est contraire ni aux dogmes de foi ni aux traditions universelles. Dans le cas présent, il n'y a rien de contraire ni à la tradition universelle, ni au texte de saint Matthieu, particulièrement en ce qui regarde le nom de la femme de Pilate, puisque l'évangéliste ne la nomme pas.

**XI** - Les plus anciens monuments appellent la femme de Pilate Claudia Procula. On peut en conclure qu'elle appartenait, soit par parenté, soit par affranchissement, à la famille Claudia, d'où Tibère tirait son origine. Quant aux noms de Proculus, Proclus, Procula, on les rencontre assez fréquemment dans l'histoire romaine. Le savant commentateur Cornelius à Lape dit que Procula a été placée par l'Église orientale au nombre des saints. En effet, elle célèbre sa fête le 27 octobre, sous ce titre : sainte Procla, femme de Pilate.

**XII** - Quelques-uns ont soupçonné que cette grande chrétienne, Claudia Procula, est la même dont parle saint Paul dans sa seconde épître à Timothée : « Eubulus, et Pudens, et Lin et Claudia vous saluent ». Le nom, le temps, la religion, le lieu semblent confirmer ce glorieux soupçon. La lettre fut écrite de Rome, où il est assez vraisemblable que Procula fixa son séjour, après l'exil de son mari, et ne l'accompagna pas à Vienne, soit à cause de la différence de religion, soit à cause de la conduite de Pilate à l'égard de Notre-Seigneur.

**XIII** - Cette conduite fut d'autant plus coupable que Pilate avait déclaré publiquement Notre-Seigneur innocent de tout ce que les Juifs Lui reprochaient. « *Quid enim mali fecit ? Non invenio in eo causam* : Quel mal a-t-Il fait ? Je ne trouve rien à Lui reprocher ». Il paraît même qu'il Le reconnaissait pour le Fils de Dieu : ce qui fait dire à Tertullien : « *Pilatus jam in conscientia sua christianus*, Pilate déjà chrétien dans sa conscience ».

**XIV** - Quoi qu'il en soit, Pilate et sa femme rendirent témoignage à l'adorable victime : ce fut, dit saint Jérôme, le présage de la future conversion des Gentils. Adorons les conseils de la Providence qui veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité, et, aujourd'hui plus que jamais, hâtons, par nos prières et par nos aumônes, l'entière illumination des peuples assis encore dans les ombres de la mort.

|                               |
|-------------------------------|
| <b>TABLE</b>                  |
| <b>Sainte Marthe, p. 1</b>    |
| <b>Sainte Véronique, p. 8</b> |
| <b>Claudia. Procula, p 15</b> |